



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

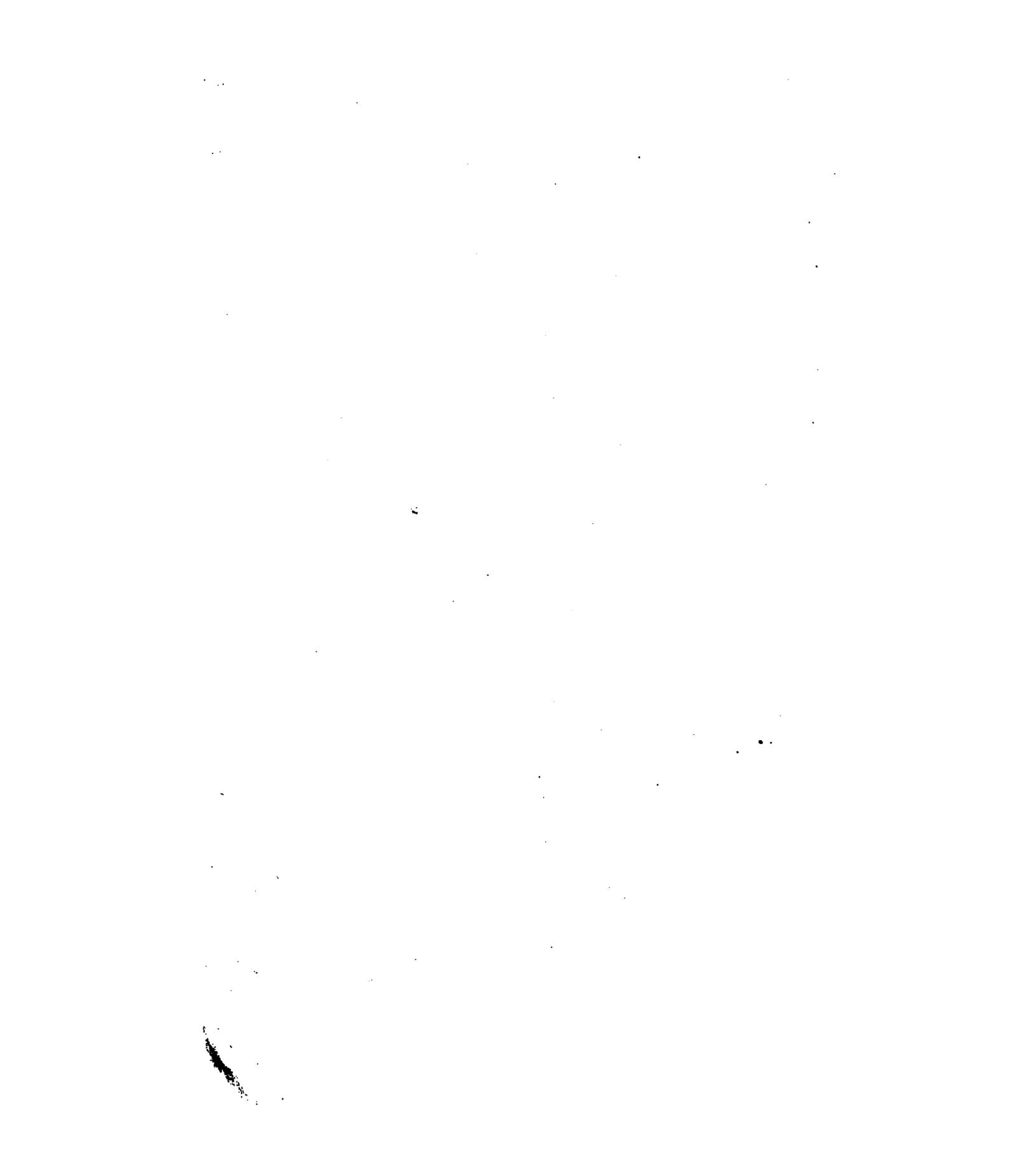
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600011084K

27-810.

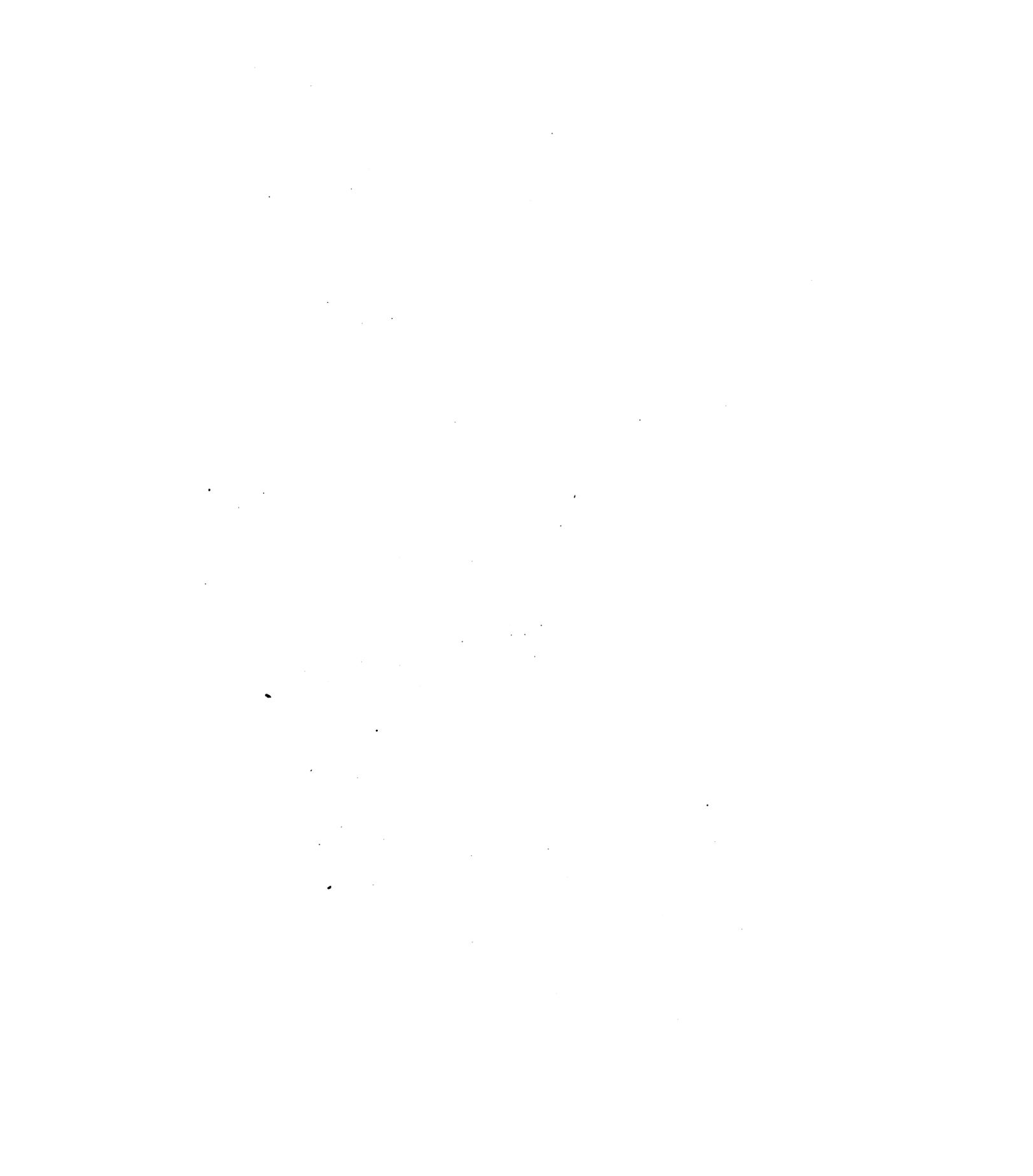




600011084K

27-810.





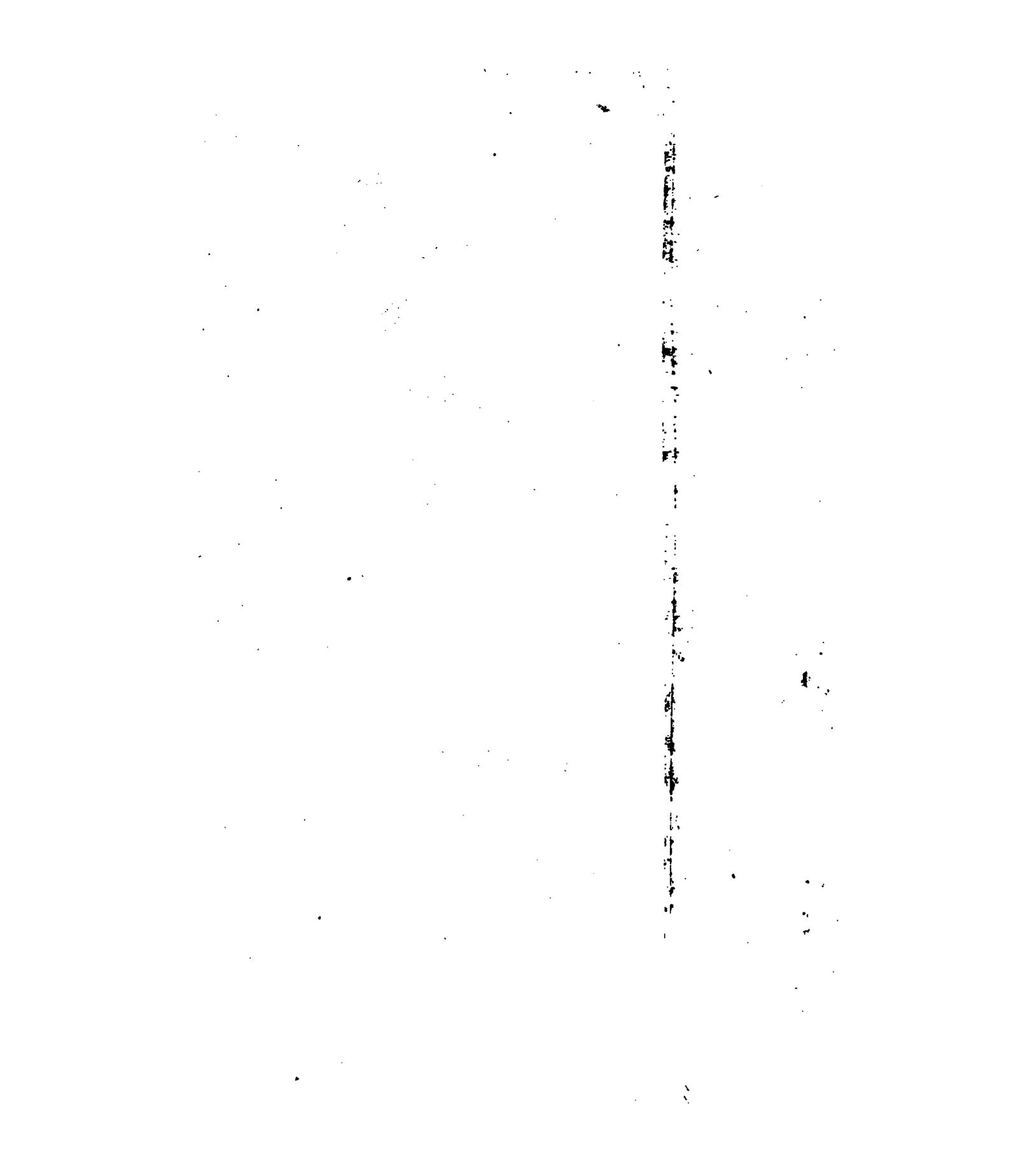


Table Générative d'Alphabets

1								
2								
3								
	19	18	17	16	15	14	13	

Variantes

q	p	o	n	m		a

Laboussi à Nancy.

Paris? 1827.

ESSAI

SUR LE SYSTÈME

des Hiéroglyphes phonétiques

DU D^r YOUNG ET DE M. CHAMPOLLION,

AVEC QUELQUES DÉCOUVERTES ADDITIONNELLES QUI LE RENDENT APPLICABLE A LA LECTURE DES NOMS DES ANCIENS ROIS D'ÉGYPTE ET D'ÉTHIOPIE,

Par M. HENRY SALT,

Consul général de S. M. Britannique, en Égypte.

Dédié au très-honorable Charles Yorke.

TRADUIT DE L'ANGLAIS ET AUGMENTÉ DE NOTES

Par L. DEVERE,

CAPITAINE AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR, CHEVALIER DE SAINT-LOUIS
ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.



Paris,

Chez { BOBÉE ET HINGRAY, RUE DE RICHELIEU, N° 14;
TREUTTEL ET WURTZ, RUE DE BOURBON, N° 17;
DEBURE, FRÈRES, RUE SERPENTE.

1827.
210

CETTE TRADUCTION N'A ÉTÉ TIRÉE QU'A TROIS CENTS EXEMPLAIRES.

Les notes qui ne sont pas suivies du nom de M. Salt ou de M. Bankes
appartiennent au Traducteur.

32

AVANT-PROPOS

du Traducteur.

L'ANTIQUE Égypte fut le berceau des arts, des sciences, de la civilisation; les législateurs et les philosophes grecs eux-mêmes s'empressaient d'aller la visiter afin d'y prendre des leçons de politique et de sagesse; à diverses époques, des événements mémorables fixèrent sur elle les regards du monde entier: en un mot, son nom réveille les plus grands souvenirs. L'histoire fidèle et complète de ce pays célèbre offrirait donc à notre pensée de graves sujets de méditations. Par malheur, ce vaste tableau, s'il a jamais été tracé, n'est point parvenu jusqu'à nous; quelques récits, les uns évidemment fabuleux, les autres tronqués et même contradictoires: voilà tout ce que les siècles nous ont transmis relativement à la patrie, au domaine des Pharaons. Mais du moins nous savons par de nombreux témoignages, que les palais, les temples, les

obélisques égyptiens étaient couverts d'inscriptions en langue sacrée, où se trouvaient consignées les annales de la nation, les doctrines religieuses des prêtres, et peut-être les aphorismes de chaque science. Ainsi ces innombrables images d'animaux, de plantes, d'objets de la nature ou de l'art, que le voyageur contemple à chaque pas au milieu des ruines colossales de Thèbes, sont les caractères d'une écriture dont l'interprétation nous fournirait les moyens de remplir une lacune considérable dans les fastes du monde. Cette considération, jointe au penchant naturel qui nous entraîne vers tout ce qui est obscur et mystérieux, détermina, pendant les deux derniers siècles, plusieurs savants à s'occuper de la lecture des hiéroglyphes. On connaît les immenses recherches de Kircher sur ce sujet. Cet écrivain laborieux possédait une érudition étonnante; mais son imagination était trop vive, trop hardie, et il s'égara en la prenant pour guide: vingt années consécutives de travail ne produisirent que d'ingénieuses rêveries. Néedham, Deguignes et autres s'écartèrent comme lui du chemin de la vérité. Il est juste

toutefois d'observer qu'à l'époque où ils écrivaient, les textes hiéroglyphiques étaient rares en Europe, et que les erreurs dans lesquelles ils tombèrent peuvent en partie être attribuées à cette privation de documents. Quoi qu'il en soit, des essais aussi infructueux dégoûtèrent de ce genre d'étude, et l'espoir de déchiffrer les hiéroglyphes était généralement regardé comme chimérique, lorsqu'un événement inattendu vint changer la direction des idées à cet égard. Les vainqueurs de l'Italie, ayant porté leurs armes en Orient, remontèrent le Nil depuis son embouchure jusqu'aux frontières de la Nubie, et l'Égypte tout entière se trouva ainsi livrée aux investigations des archéologues. Une multitude d'objets d'antiquité furent transportés en France ou reproduits dans un grand ouvrage, magnifique monument du progrès des arts au 19^e siècle. Des voyageurs courageux et infatigables ajoutèrent bientôt de nouvelles richesses à celles que nous possédions. Alors on reprit avec ardeur l'examen du problème dont on avait si longtemps et toujours en vain cherché la solution. Les espérances du succès étaient surtout fondées

sur la précieuse inscription trilingue de Rosette. M. Sylvestre de Sacy s'occupa du texte intermédiaire, et parvint à trouver la valeur de quelques signes. A l'aide de sa profonde connaissance de la langue copte, M. Akerblad obtint des résultats encore plus satisfaisants. Après eux, le D^r Young se distingua par sa sagacité ; l'un des premiers il entrevit le véritable système graphique des Égyptiens ; mais la gloire de l'avoir entièrement découvert, de l'avoir analysé et développé, appartient à notre savant compatriote M. Champollion le jeune. Grâce à ses travaux, consignés dans les Lettres à M. Dacier et à M. le Duc de Blacas, dans le Précis du système hiéroglyphique et dans le Panthéon Égyptien, la chronologie des Pharaons se trouve en partie rétablie, l'époque de la construction ou de la restauration des principaux édifices dûs à ces monarques et à leurs successeurs est exactement déterminée, les divinités, jadis adorées sur les bords du Nil, nous apparaissent sous leurs véritables formes et revêtues de leurs divers attributs. Son alphabet phonétique à la main, nous lisons sans difficulté les noms propres de tout genre que présentent

les monuments ou les manuscrits ; nous retrouvons plusieurs mots importants de l'ancienne langue égyptienne ; nous pouvons enfin , après un examen réfléchi , sinon donner la traduction exacte , du moins saisir le sens général de la plupart des inscriptions. Ces découvertes précieuses ont été accueillies avec la faveur qu'elles méritaient ; déjà en Italie elles servent de base à l'enseignement dans des cours publics , et bientôt nous entendrons M. Champollion lui-même exposer sa doctrine au milieu du nouveau musée dont la munificence royale vient d'enrichir la France. Tel est en peu de mots , sous ce point de vue , l'état actuel de la science paléographique. Sans doute il lui reste encore de grands progrès à faire ; mais que ne doit-on pas attendre des efforts persévérants de l'habile philologue qui l'a créée ?

Malgré les suffrages nombreux et imposants qui ont en quelque sorte consacré et rendu classique le système de M. Champollion , un livre dans lequel sont exposées des idées bien différentes sur la même question , a été récemment publié en Allemagne , où il paraît avoir

trouvé de zélés défenseurs. Avec des hypothèses plus ou moins ingénieuses, des rapprochements indécis, des principes variables selon les circonstances, on se trouve en mesure de tout expliquer. Il ne faut donc pas s'étonner si l'auteur de ce livre et ses disciples parviennent à déchiffrer d'une manière assez plausible les écritures égyptiennes, quand ils en connaissent d'avance le véritable sens. Mais présentez-leur, par exemple, un papyrus bilingue et inédit du temps des Lagides, sans placer d'abord sous leurs yeux le texte grec, ils y trouveront tout autre chose que ce qu'il renferme réellement. C'est ainsi qu'ils ont pris un simple contrat civil pour un hymne au Soleil. Ce genre d'épreuve, auquel M. Champollion ne craint nullement de se soumettre, est la pierre de touche des systèmes hiéroglyphiques.

Comment se fait-il que des hommes remplis de lumières et de savoir aient suivi une aussi fausse direction, lorsque la route ouverte avec tant de bonheur devant eux leur offrait les moyens certains d'approcher du but qu'ils se proposaient d'atteindre ? On pourrait attribuer

cette singulière et fâcheuse aberration à un sentiment d'amour-propre mal entendu, à un vain désir de célébrité ; mais j'aime mieux lui assigner une autre cause, et je rappellerai combien le caractère et la vie méditative de nos voisins d'outre-Rhin les disposent à s'égarer dans la vague région des théories conjecturales.

La doctrine des hiéroglyphes phonétiques a été généralement adoptée en France. Toutefois, quelques personnes ne paraissent pas encore entièrement convaincues de la solidité de ses bases, de l'exactitude, de la vérité de ses résultats. Mais si, comme je le pense, ces incrédules sont de bonne foi, s'ils ne demandent qu'à s'éclairer, l'essai de M. Salt dissipera tous leurs doutes. Ils y trouveront un ensemble de témoignages auxquels il est impossible de résister, à moins d'avoir pris d'avance le parti de rejeter les preuves les plus évidentes. C'est particulièrement sous ce rapport que cet ingénieux ouvrage mérite de fixer l'attention. Il présente d'ailleurs des caractères phonétiques nouveaux, des cartouches royaux jusqu'à présent inconnus, et plusieurs inscriptions inédites. Ces considérations

l'ont fait recommander par le meilleur juge en cette matière « *comme très-précieux pour l'étude élémentaire de l'archéologie égyptienne, et l'un de ceux qui doivent le plus contribuer à l'établissement des véritables principes de cette étude* (*) ». Un semblable éloge, auquel je me garderai bien de rien ajouter, me permet de croire que ma traduction ne sera pas sans utilité: le livre original est en effet assez rare; et, d'un autre côté, la langue anglaise ne saurait encore, chez nous, se passer tout-à-fait d'interprètes.

L'éditeur anglais, M. Banks, connu, comme M. Salt, par son goût éclairé pour la science archéologique, par ses explorations en Orient, et par sa belle collection d'antiquités, a ajouté un nouveau prix au travail de son ami, en y joignant d'intéressantes remarques.

Tout en rendant justice à la sagacité de M. Salt, il faut bien avouer que son essai renferme quelques erreurs; l'article de M. Champollion précédemment cité en indique la majeure

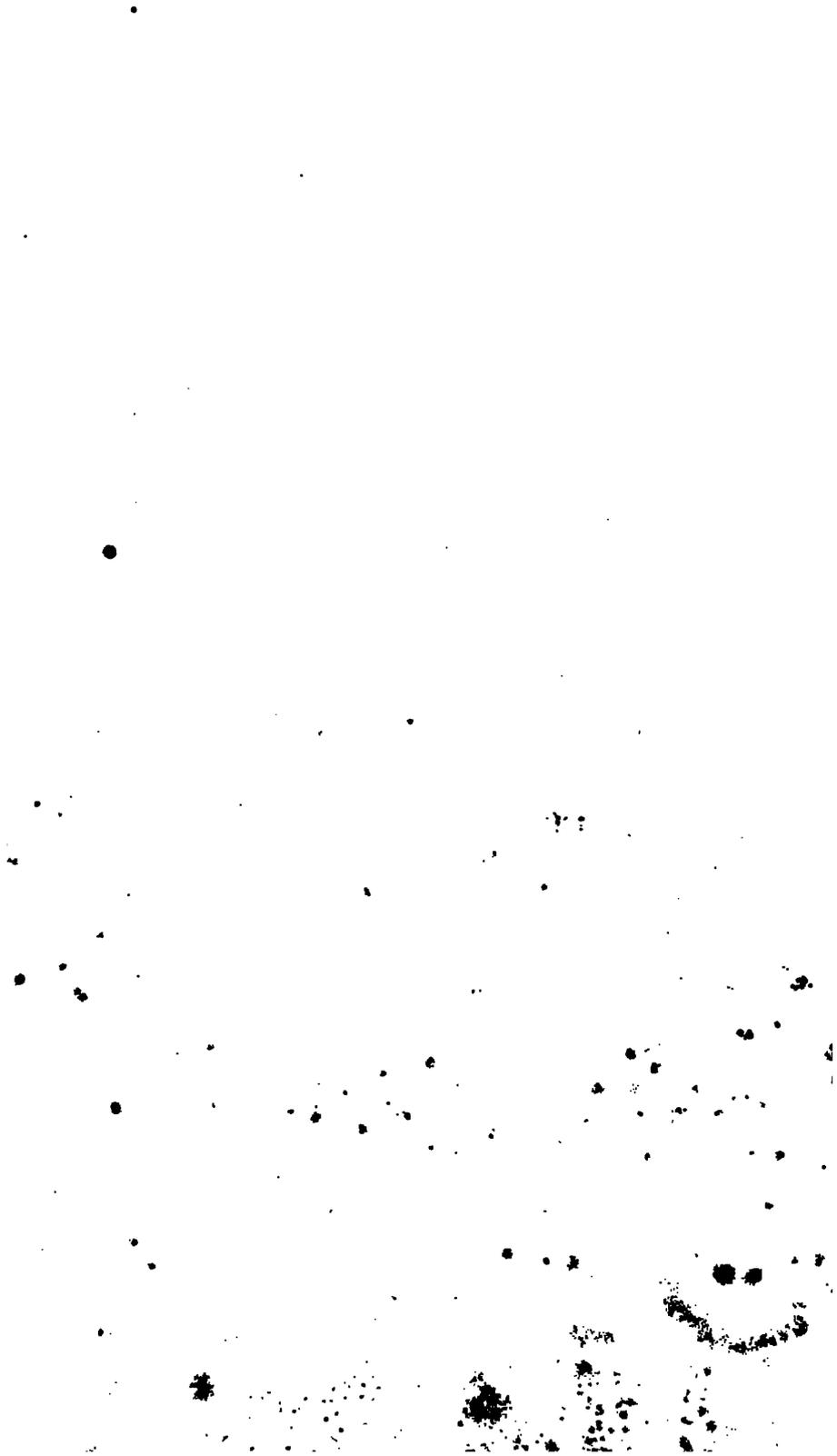
(*) Bulletin universel des Sciences du mois de janvier 1826, article de M. Champollion le jeune.

partie ; il m'a donc été facile de les relever et de les rectifier dans mes notes (¹).

Cet aveu réduit à fort peu de chose le mérite du traducteur-annotateur ; aussi n'a-t-il pu avoir aucune espèce de prétention en se nommant : il a cédé au seul désir de présenter publiquement son tribut d'estime et d'admiration au célèbre auteur d'une découverte dont s'honoreront à jamais les lettres françaises (²).

(¹) Au moment où j'écris ceci et où ma traduction est sous presse, j'apprends que M. Sylvestre de Sacy a rendu un compte détaillé de l'opuscule de M. Salt, dans le journal des Savants du mois de mai de l'année dernière. Je regrette de n'avoir pas été à même de consulter cette notice de l'illustre Académicien ; je l'aurais lue avec un bien vif intérêt, et elle m'aurait sans doute fourni d'utiles renseignements.

(²) Deux autres savants du plus grand mérite, l'un en répandant une vive lumière sur divers point obscurs de la chronologie des Lagides et des Pharaons, l'autre en restituant et en traduisant avec une admirable sagacité les inscriptions grecques trouvées en Égypte, ont aussi acquis des droits incontestables à la reconnaissance et aux hommages des amis de l'antiquité ; et les noms de MM. Champollion-Figeac et Letronne seront à jamais associés à celui de M. Champollion le jeune dans les annales de la science.



Du très - honorable Charles Yorke.

Καὶ τὸ ἐν Ἀβύδῳ ἀπόκρητον δείξει (1).

Et il fera connaître le secret d'Abydos.

MYST. DE JAMB.

ÉCLAIRCISSEMENT RELATIF A LA TABLE GÉNÉALOGIQUE
D'ABYDOS, PLACÉE EN TÊTE DE L'OUVRAGE.

MON CHER MONSIEUR,

En faisant pratiquer des fouilles pour obtenir avec exactitude le plan des ruines étendues d'Abydos, j'eus le

(1) Quoique je me sois déterminé à prendre pour épigraphe cette phrase remarquable de Jamblique, je soupçonne que le texte, convenablement rectifié, pourrait bien se rapporter à un lieu différent. Ἀβάτος est la leçon que je proposerais de substituer à Ἀβύδος. L'histoire, en effet, ne mentionne aucune circonstance relative à des mystères ou secrets particuliers à la ville d'Abydos, tandis que l'inaccessibilité sacrée d'Abatos se trouve constatée et par le témoignage de plusieurs anciens écrivains et par la signification du nom lui-même. (Bankes). (*)

(*) Je ne saurais partager avec M. Bankes ce doute qui lui a probablement été suggéré par une note de Thomas Gale, éditeur de Jamblique, con-

bonheur de découvrir le précieux document qui forme le frontispice de cet essai. Il existe dans un petit édi-

cernant la phrase dont il est ici question. Voici la traduction de cette note :

« τὸ ἐν Ἀβύσσῳ ἀπόρητον, leçon adoptée par Ficin et Scutell, d'après
 « les manuscrits; ἐν ἄδυτῳ, selon Théodoret, ἐν Ἀβύδῳ, selon Eusèbe.
 « Isis était adorée à Abydos, nome et ville d'Égypte. On croyait aussi
 « qu'Abydos possédait le vrai tombeau d'Osiris. On pourra peut-être penser
 « qu'il s'agit ici de l'île Ἄβατος, à cause de ce qu'allègue Plutarque dans
 « son traité d'Isis, et Servius, d'après Sénèque, sur les rites des Égyptiens,
 « au sujet de ces mots, *loca invia vivis*, du 6^e livre de l'Énéide n.
 « (Myst. de Jamb., Oxford 1678, page 285). On trouve en effet dans
 « Sénèque ce passage: « Le premier accroissement du Nil se fait remar-
 « quer près de l'île Philæ. A peu de distance de cette île, il est divisé
 « par un rocher que les Grecs appellent Abatos, parce que les prêtres
 « seuls ont le droit d'y mettre les pieds ». (Sénég. quest. nat. liv. 4, chap. 2,
 « traduction de Lagrange). Quant à Plutarque, il s'exprime ainsi: « On
 « assure encore qu'il y a près de Philæ un flot où ordinairement personne
 « ne peut aborder; que jamais les oiseaux et les poissons n'en approchent;
 « mais qu'à certaines époques des prêtres s'y rendent pour faire des of-
 « frandes et des sacrifices, et pour couronner de fleurs la sépulture d'O-
 « siris ». (Plut. trait. d'Isis et d'Osiris, chap. 20). Tels sont, si je ne me
 « trompe, les seuls renseignements qu'on puisse recueillir sur Abatos, en
 « consultant les auteurs anciens, à moins de vouloir attribuer à cette île ce que
 « Diodore de Sicile et autres ont dit de Philæ. En tout cas, la vénération
 « dont ce lieu était l'objet, provenait de ce qu'on le supposait renfermer le
 « tombeau d'Osiris. Mais on croyait plus généralement que ce même tom-
 « beau se trouvait à Abydos, ainsi que le prouvent ces mots de Plutarque,
 « liés dans le texte à la citation précédente: « Les Taphosiriens assurent
 « que, bien qu'on dise que le corps d'Osiris soit en plusieurs endroits,
 « leur petite ville est renommée comme possédant seule le véritable, et
 « que les riches et puissants Égyptiens, désirant reposer après leur mort

fiée bien distinct de la principale construction (laquelle était sans doute le Memnonium) et couvre le reste d'un mur appartenant à l'un des plus secrets sanctuaires. Ce mur n'a pas conservé sa hauteur primitive, il est d'ailleurs très-endommagé, et la table se trouve incomplète à la fois dans sa partie supérieure et à l'une de ses extrémités. L'autre extrémité a pour limite l'angle de la chambre, et les figures de la ligne d'en bas arrivent tout près du sol : rien ne manque dans ces deux directions. La gravure lithographique ci-jointe fut exécutée peu de temps après mon retour en Angleterre ; j'en distribuai quelques copies, et déjà elles ont fourni le sujet de plusieurs dissertations ; mais cette table n'a réellement été publiée qu'aujourd'hui, et j'éprouve un bien grand plaisir à la voir paraître

« à côté de ce Dieu, se font enterrer de préférence à Abydos ». On devait donc pratiquer dans cette ville des cérémonies sacrées analogues à celles d'Abatos. Strabon le laisse penser en nous faisant connaître que, contre l'usage ordinaire, les chanteurs et les joueurs d'instruments étaient, à Abydos, bannis du temple d'Osiris. Mais Porphyre s'exprime bien plus positivement à cet égard ; car il affirme qu'un crime énorme aux yeux des Égyptiens eût été de dévoiler *ce qu'il y avait de plus secret à Abydos*. J'ajouterai que les mystères qu'on y célébrait sont mentionnés par St.-Épiphane. Enfin Eusèbe et Ammien-Marcellin parlent d'un Dieu plein de mystères qui était encore en vénération dans la contrée d'Abydos sous le règne de Constantin-le-Grand. Ces rapprochements sont de nature, selon moi, à dissiper toutes les incertitudes de M. Bankes, et à le rassurer sur la crainte d'avoir fait une fausse application du texte de Jamblique.

trouvé de zélés défenseurs. Avec des hypothèses plus ou moins ingénieuses, des rapprochements indécis, des principes variables selon les circonstances, on se trouve en mesure de tout expliquer. Il ne faut donc pas s'étonner si l'auteur de ce livre et ses disciples parviennent à déchiffrer d'une manière assez plausible les écritures égyptiennes, quand ils en connaissent d'avance le véritable sens. Mais présentez-leur, par exemple, un papyrus bilingue et inédit du temps des Lagides, sans placer d'abord sous leurs yeux le texte grec, ils y trouveront tout autre chose que ce qu'il renferme réellement. C'est ainsi qu'ils ont pris un simple contrat civil pour un hymne au Soleil. Ce genre d'épreuve, auquel M. Champollion ne craint nullement de se soumettre, est la pierre de touche des systèmes hiéroglyphiques.

Comment se fait-il que des hommes remplis de lumières et de savoir aient suivi une aussi fausse direction, lorsque la route ouverte avec tant de bonheur devant eux leur offrait les moyens certains d'approcher du but qu'ils se proposaient d'atteindre ? On pourrait attribuer

cette singulière et fâcheuse aberration à un sentiment d'amour-propre mal entendu, à un vain désir de célébrité ; mais j'aime mieux lui assigner une autre cause, et je rappellerai combien le caractère et la vie méditative de nos voisins d'outre-Rhin les disposent à s'égarer dans la vague région des théories conjecturales.

La doctrine des hiéroglyphes phonétiques a été généralement adoptée en France. Toutefois, quelques personnes ne paraissent pas encore entièrement convaincues de la solidité de ses bases, de l'exactitude, de la vérité de ses résultats. Mais si, comme je le pense, ces incrédules sont de bonne foi, s'ils ne demandent qu'à s'éclairer, l'essai de M. Salt dissipera tous leurs doutes. Ils y trouveront un ensemble de témoignages auxquels il est impossible de résister, à moins d'avoir pris d'avance le parti de rejeter les preuves les plus évidentes. C'est particulièrement sous ce rapport que cet ingénieux ouvrage mérite de fixer l'attention. Il présente d'ailleurs des caractères phonétiques nouveaux, des cartouches royaux jusqu'à présent inconnus, et plusieurs inscriptions inédites. Ces considérations

l'ont fait recommander par le meilleur juge en cette matière « *comme très-précieux pour l'étude élémentaire de l'archéologie égyptienne, et l'un de ceux qui doivent le plus contribuer à l'établissement des véritables principes de cette étude (*)* ». Un semblable éloge, auquel je me garderai bien de rien ajouter, me permet de croire que ma traduction ne sera pas sans utilité: le livre original est en effet assez rare; et, d'un autre côté, la langue anglaise ne saurait encore, chez nous, se passer tout-à-fait d'interprètes.

L'éditeur anglais, M. Banks, connu, comme M. Salt, par son goût éclairé pour la science archéologique, par ses explorations en Orient, et par sa belle collection d'antiquités, a ajouté un nouveau prix au travail de son ami, en y joignant d'intéressantes remarques.

Tout en rendant justice à la sagacité de M. Salt, il faut bien avouer que son essai renferme quelques erreurs; l'article de M. Champollion précédemment cité en indique la majeure

(*) Bulletin universel des Sciences du mois de janvier 1826, article de M. Champollion le jeune.

partie ; il m'a donc été facile de les relever et de les rectifier dans mes notes (*).

Cet aveu réduit à fort peu de chose le mérite du traducteur-annotateur ; aussi n'a-t-il pu avoir aucune espèce de prétention en se nommant : il a cédé au seul désir de présenter publiquement son tribut d'estime et d'admiration au célèbre auteur d'une découverte dont s'honoront à jamais les lettres françaises (**).

(*) Au moment où j'écris ceci et où ma traduction est sous presse, j'apprends que M. Sylvestre de Sacy a rendu un compte détaillé de l'opuscule de M. Salt, dans le journal des Savants du mois de mai de l'année dernière. Je regrette de n'avoir pas été à même de consulter cette notice de l'illustre Académicien ; je l'aurais lue avec un bien vif intérêt, et elle m'aurait sans doute fourni d'utiles renseignements.

(**) Deux autres savants du plus grand mérite, l'un en répandant une vive lumière sur divers points obscurs de la chronologie des Lagides et des Pharaons, l'autre en restituant et en traduisant avec une admirable sagacité les inscriptions grecques trouvées en Égypte, ont aussi acquis des droits incontestables à la reconnaissance et aux hommages des amis de l'antiquité ; et les noms de MM. Champollion-Figeac et Letronne seront à jamais associés à celui de M. Champollion le jeune dans les annales de la science.



Très - honorable Charles Yorke.

Καὶ τὸ ἐν Ἀβύδῳ ἀπόκρυφον δείξει (1).

Et il fera connaître le secret d'Abydos.

MYST. DE JAMB.

ÉCLAIRCISSEMENT RELATIF A LA TABLE GÉNÉALOGIQUE
D'ABYDOS, PLACÉE EN TÊTE DE L'OUVRAGE.

MON CHER MONSIEUR,

En faisant pratiquer des fouilles pour obtenir avec exactitude le plan des ruines étendues d'Abydos, j'eus le

(1) Quoique je me sois déterminé à prendre pour épigraphe cette phrase remarquable de Jamblique, je soupçonne que le texte, convenablement rectifié, pourrait bien se rapporter à un lieu différent. Ἀβάτω est la leçon que je proposerais de substituer à Ἀβύδω. L'histoire, en effet, ne mentionne aucune circonstance relative à des mystères ou secrets particuliers à la ville d'Abydos, tandis que l'inaccessibilité sacrée d'Abatos se trouve constatée et par le témoignage de plusieurs anciens écrivains et par la signification du nom lui-même. (Bankes). (*)

(*) Je ne saurais partager avec M. Bankes ce doute qui lui a probablement été suggéré par une note de Thomas Gale, éditeur de Jamblique, con-

bonheur de découvrir le précieux document qui forme le frontispice de cet essai. Il existe dans un petit édi-

cernant la phrase dont il est ici question. Voici la traduction de cette note :
 « τὸ ἐν ἀβύσσῳ ἀπόρρητον, leçon adoptée par Ficin et Scutell, d'après
 « les manuscrits ; ἐν ἀδύτῳ, selon Théodoret, ἐν Ἀβύδῳ, selon Eusèbe.
 « Isis était adorée à Abydos, nome et ville d'Égypte. On croyait aussi
 « qu'Abydos possédait le vrai tombeau d'Osiris. On pourra peut-être penser
 « qu'il s'agit ici de l'île Ἀβάτος, à cause de ce qu'allègue Plutarque dans
 « son traité d'Isis, et Servius, d'après Sénèque, sur les rites des Égyptiens,
 « au sujet de ces mots, *Loca invia vivis*, du 6^e livre de l'Énéide η.
 « (Myst. de Jamb., Oxford 1678, page 285). On trouve en effet dans
 « Sénèque ce passage : « Le premier accroissement du Nil se fait remar-
 « quer près de l'île Philæ. A peu de distance de cette île, il est divisé
 « par un rocher que les Grecs appellent Abatos, parce que les prêtres
 « seuls ont le droit d'y mettre les pieds η. (Sénèq. quest. nat. liv. 4, chap. 2,
 « traduction de Lagrange). Quant à Plutarque, il s'exprime ainsi : « On
 « assure encore qu'il y a près de Philæ un îlot où ordinairement personne
 « ne peut aborder ; que jamais les oiseaux et les poissons n'en approchent ;
 « mais qu'à certaines époques des prêtres s'y rendent pour faire des of-
 « frandes et des sacrifices, et pour couronner de fleurs la sépulture d'O-
 « siris η. (Plut. trait. d'Isis et d'Osiris, chap. 20). Tels sont, si je ne me
 « trompe, les seuls renseignements qu'on puisse recueillir sur Abatos, en
 « consultant les auteurs anciens, à moins de vouloir attribuer à cette île ce que
 « Diodore de Sicile et autres ont dit de Philæ. En tout cas, la vénération
 « dont ce lieu était l'objet, provenait de ce qu'on le supposait renfermer le
 « tombeau d'Osiris. Mais on croyait plus généralement que ce même tom-
 « beau se trouvait à Abydos, ainsi que le prouvent ces mots de Plutarque,
 « liés dans le texte à la citation précédente : « Les Taphosiriens assurent
 « que, bien qu'on dise que le corps d'Osiris soit en plusieurs endroits,
 « leur petite ville est renommée comme possédant seule le véritable, et
 « que les riches et puissants Égyptiens, désirant reposer après leur mort

rice bien distinct de la principale construction (laquelle était sans doute le Memnonium) et couvre le reste d'un mur appartenant à l'un des plus secrets sanctuaires. Ce mur n'a pas conservé sa hauteur primitive, il est d'ailleurs très-endommagé, et la table se trouve incomplète à la fois dans sa partie supérieure et à l'une de ses extrémités. L'autre extrémité a pour limite l'angle de la chambre, et les figures de la ligne d'en bas arrivent tout près du sol : rien ne manque dans ces deux directions. La gravure lithographique ci-jointe fut exécutée peu de temps après mon retour en Angleterre ; j'en distribuai quelques copies, et déjà elles ont fourni le sujet de plusieurs dissertations ; mais cette table n'a réellement été publiée qu'aujourd'hui, et j'éprouve un bien grand plaisir à la voir paraître

« à côté de ce Dieu, se font enterrer de préférence à Abydos ». On devait donc pratiquer dans cette ville des cérémonies sacrées analogues à celles d'Abatos. Strabon le laisse penser en nous faisant connaître que, contre l'usage ordinaire, les chanteurs et les joueurs d'instruments étaient, à Abydos, bannis du temple d'Osiris. Mais Porphyre s'exprime bien plus positivement à cet égard ; car il affirme qu'un crime énorme aux yeux des Égyptiens eût été de dévoiler ce qu'il y avait de plus secret à Abydos. J'ajouterai que les mystères qu'on y célébrait sont mentionnés par St.-Épiphane. Enfin Eusèbe et Ammien-Marcellin parlent d'un Dieu plein de mystères qui était encore en vénération dans la contrée d'Abydos sous le règne de Constantin-le-Grand. Ces rapprochements sont de nature, selon moi, à dissiper toutes les incertitudes de M. Bankes, et à le rassurer sur la crainte d'avoir fait une fausse application du texte de Jamblique.

l'ont fait recommander par le meilleur juge en cette matière « *comme très-précieux pour l'étude élémentaire de l'archéologie égyptienne, et l'un de ceux qui doivent le plus contribuer à l'établissement des véritables principes de cette étude (*)* ». Un semblable éloge, auquel je me garderai bien de rien ajouter, me permet de croire que ma traduction ne sera pas sans utilité: le livre original est en effet assez rare; et, d'un autre côté, la langue anglaise ne saurait encore, chez nous, se passer tout-à-fait d'interprètes.

L'éditeur anglais, M. Bankes, connu, comme M. Salt, par son goût éclairé pour la science archéologique, par ses explorations en Orient, et par sa belle collection d'antiquités, a ajouté un nouveau prix au travail de son ami, en y joignant d'intéressantes remarques.

Tout en rendant justice à la sagacité de M. Salt, il faut bien avouer que son essai renferme quelques erreurs; l'article de M. Champollion précédemment cité en indique la majeure

(*) Bulletin universel des Sciences du mois de janvier 1826, article de M. Champollion le jeune.

partie ; il m'a donc été facile de les relever et de les rectifier dans mes notes (*).

Cet aveu réduit à fort peu de chose le mérite du traducteur-annotateur ; aussi n'a-t-il pu avoir aucune espèce de prétention en se nommant : il a cédé au seul désir de présenter publiquement son tribut d'estime et d'admiration au célèbre auteur d'une découverte dont s'honoreront à jamais les lettres françaises (*).

(*) Au moment où j'écris ceci et où ma traduction est sous presse, j'apprends que M. Sylvestre de Sacy a rendu un compte détaillé de l'opuscule de M. Salt, dans le journal des Savants du mois de mai de l'année dernière. Je regrette de n'avoir pas été à même de consulter cette notice de l'illustre Académicien ; je l'aurais lue avec un bien vif intérêt, et elle m'aurait sans doute fourni d'utiles renseignements.

(*) Deux autres savants du plus grand mérite, l'un en répandant une vive lumière sur divers points obscurs de la chronologie des Lagides et des Pharaons, l'autre en restituant et en traduisant avec une admirable sagacité les inscriptions grecques trouvées en Égypte, ont aussi acquis des droits incontestables à la reconnaissance et aux hommages des amis de l'antiquité ; et les noms de MM. Champollion-Figeac et Letronne seront à jamais associés à celui de M. Champollion le jeune dans les annales de la science.



En très - honorable Charles Yorke.

Καὶ τὸ ἐν Ἀβύδῳ ἀπόκρητον δίδει (1).

Et il fera connaître le secret d'Abydos.

MYST. DE JAMB.

ÉCLAIRCISSEMENT RELATIF A LA TABLE GÉNÉALOGIQUE
D'ABYDOS, PLACÉE EN TÊTE DE L'OUVRAGE.

MON CHER MONSIEUR,

En faisant pratiquer des fouilles pour obtenir avec exactitude le plan des ruines étendues d'Abydos, j'eus le

(1) Quoique je me sois déterminé à prendre pour épigraphe cette phrase remarquable de Jamblique, je soupçonne que le texte, convenablement rectifié, pourrait bien se rapporter à un lieu différent. Ἀβατω est la leçon que je proposerais de substituer à Ἀβύδῳ. L'histoire, en effet, ne mentionne aucune circonstance relative à des mystères ou secrets particuliers à la ville d'Abydos, tandis que l'inaccessibilité sacrée d'Abatos se trouve constatée et par le témoignage de plusieurs anciens écrivains et par la signification du nom lui-même. (Bankes). (*)

(*) Je ne saurais partager avec M. Bankes ce doute qui lui a probablement été suggéré par une note de Thomas Gale, éditeur de Jamblique, con-



En très - honorable Charles Yorke.

Καὶ τὸ ἐν Ἀβύδῳ ἀπόρρητον δείξει (1).

Et il fera connaître le secret d'Abydos.

MYST. DE JAMB.

ÉCLAIRCISSEMENT RELATIF A LA TABLE GÉNÉALOGIQUE
D'ABYDOS, PLACÉE EN TÊTE DE L'OUVRAGE.

MON CHER MONSIEUR,

En faisant pratiquer des fouilles pour obtenir avec exactitude le plan des ruines étendues d'Abydos, j'eus le

(1) Quoique je me sois déterminé à prendre pour épigraphe cette phrase remarquable de Jamblique, je soupçonne que le texte, convenablement rectifié, pourrait bien se rapporter à un lieu différent. Ἀβατος est la leçon que je proposerais de substituer à Ἀβύδος. L'histoire, en effet, ne mentionne aucune circonstance relative à des mystères ou secrets particuliers à la ville d'Abydos, tandis que l'inaccessibilité sacrée d'Abatosse trouve constatée et par le témoignage de plusieurs anciens écrivains et par la signification du nom lui-même. (Bankes). (*)

(*) Je ne saurais partager avec M. Bankes ce doute qui lui a probablement été suggéré par une note de Thomas Gale, éditeur de Jamblique, con-

bonheur de découvrir le précieux document qui forme le frontispice de cet essai. Il existe dans un petit édi-

cernant la phrase dont il est ici question. Voici la traduction de cette note :
 « τὸ ἐν ἀβύσσῳ ἀπόρρητον, leçon adoptée par Ficin et Scutell, d'après
 « les manuscrits ; ἐν ἀδύτῳ, selon Théodoret, ἐν Ἀβύδῳ, selon Eusèbe.
 « Isis était adorée à Abydos, nome et ville d'Égypte. On croyait aussi
 « qu'Abydos possédait le vrai tombeau d'Osiris. On pourra peut-être penser
 « qu'il s'agit ici de l'île Ἀβατος, à cause de ce qu'allègue Plutarque dans
 « son traité d'Isis, et Servius, d'après Sénèque, sur les rites des Égyp-
 « tiens, au sujet de ces mots, *loca invia vivis*, du 6^e livre de l'Énéide η.
 « (Myst. de Jamb., Oxford 1678, page 285). On trouve en effet dans
 « Sénèque ce passage : « Le premier accroissement du Nil se fait remar-
 « quer près de l'île Phile. A peu de distance de cette île, il est divisé
 « par un rocher que les Grecs appellent Abatos, parce que les prêtres
 « seuls ont le droit d'y mettre les pieds ». (Sénèq. quest. nat. liv. 4, chap. 2,
 « traduction de Lagrange). Quant à Plutarque, il s'exprime ainsi : « On
 « assure encore qu'il y a près de Phile un ilot où ordinairement personne
 « ne peut aborder ; que jamais les oiseaux et les poissons n'en approchent ;
 « mais qu'à certaines époques des prêtres s'y rendent pour faire des of-
 « frandes et des sacrifices, et pour couronner de fleurs la sépulture d'O-
 « siris ». (Plut. trait. d'Isis et d'Osiris, chap. 20). Tels sont, si je ne me
 « trompe, les seuls renseignements qu'on puisse recueillir sur Abatos, en
 « consultant les auteurs anciens, à moins de vouloir attribuer à cette île ce que
 « Diodore de Sicile et autres ont dit de Phile. En tout cas, la vénération
 « dont ce lieu était l'objet, provenait de ce qu'on le supposait renfermer le
 « tombeau d'Osiris. Mais on croyait plus généralement que ce même tom-
 « beau se trouvait à Abydos, ainsi que le prouvent ces mots de Plutarque,
 « liés dans le texte à la citation précédente : « Les Taphosiriens assurent
 « que, bien qu'on dise que le corps d'Osiris soit en plusieurs endroits,
 « leur petite ville est renommée comme possédant seule le véritable, et
 « que les riches et puissants Égyptiens, désirant reposer après leur mort

rice bien distinct de la principale construction (laquelle était sans doute le Memnonium) et couvre le reste d'un mur appartenant à l'un des plus secrets sanctuaires. Ce mur n'a pas conservé sa hauteur primitive, il est d'ailleurs très-endommagé, et la table se trouve incomplète à la fois dans sa partie supérieure et à l'une de ses extrémités. L'autre extrémité a pour limite l'angle de la chambre, et les figures de la ligne d'en bas arrivent tout près du sol : rien ne manque dans ces deux directions. La gravure lithographique ci-jointe fut exécutée peu de temps après mon retour en Angleterre ; j'en distribuai quelques copies, et déjà elles ont fourni le sujet de plusieurs dissertations ; mais cette table n'a réellement été publiée qu'aujourd'hui, et j'éprouve un bien grand plaisir à la voir paraître

« à côté de ce Dieu, se font enterrer de préférence à Abydos ». On devait donc pratiquer dans cette ville des cérémonies sacrées analogues à celles d'Abatos. Strabon le laisse penser en nous faisant connaître que, contre l'usage ordinaire, les chanteurs et les joueurs d'instruments étaient, à Abydos, bannis du temple d'Osiris. Mais Porphyre s'exprime bien plus positivement à cet égard ; car il affirme qu'un crime énorme aux yeux des Égyptiens eût été de dévoiler *ce qu'il y avait de plus secret à Abydos*. J'ajouterai que les mystères qu'on y célébrait sont mentionnés par St.-Épiphane. Enfin Eusébe et Ammien-Marcellin parlent d'un Dieu plein de mystères qui était encore en vénération dans la contrée d'Abydos sous le règne de Constantin-le-Grand. Ces rapprochements sont de nature, selon moi, à dissiper toutes les incertitudes de M. Bankes, et à le rassurer sur la crainte d'avoir fait une fausse application du texte de Jamblique.

bonheur de découvrir le précieux document qui forme le frontispice de cet essai. Il existe dans un petit édi-

cernant la phrase dont il est ici question. Voici la traduction de cette note :
 « τὸ ἐν ἀβύσσῳ ἀπόρρητον, leçon adoptée par Ficin et Scutell, d'après
 « les manuscrits; ἐν ἀδύτῳ, selon Théodoret, ἐν Ἀβύδῳ, selon Eusèbe.
 « Isis était adorée à Abydos, nome et ville d'Égypte. On croyait aussi
 « qu'Abydos possédait le vrai tombeau d'Osiris. On pourra peut-être penser
 « qu'il s'agit ici de l'île Ἀβατος, à cause de ce qu'allègue Plutarque dans
 « son traité d'Isis, et Servius, d'après Sénèque, sur les rites des Égyptiens,
 « au sujet de ces mots, *Loca invia vivis*, du 6^e livre de l'Énéide ». (Myst. de Jamb., Oxford 1678, page 285). On trouve en effet dans
 « Sénèque ce passage : « Le premier accroissement du Nil se fait remar-
 « quer près de l'île Philæ. A peu de distance de cette île, il est divisé
 « par un rocher que les Grecs appellent Abatos, parce que les prêtres
 « seuls ont le droit d'y mettre les pieds ». (Sénèq. quest. nat. liv. 4, chap. 2,
 « traduction de Lagrange). Quant à Plutarque, il s'exprime ainsi : « On
 « assure encore qu'il y a près de Philæ un îlot où ordinairement personne
 « ne peut aborder; que jamais les oiseaux et les poissons n'en approchent;
 « mais qu'à certaines époques des prêtres s'y rendent pour faire des of-
 « frandes et des sacrifices, et pour couronner de fleurs la sépulture d'O-
 « siris ». (Plut. trait. d'Isis et d'Osiris, chap. 20). Tels sont, si je ne me
 « trompe, les seuls renseignements qu'on puisse recueillir sur Abatos, en
 « consultant les auteurs anciens, à moins de vouloir attribuer à cette île ce que
 « Diodore de Sicile et autres ont dit de Philæ. En tout cas, la vénération
 « dont ce lieu était l'objet, provenait de ce qu'on le supposait renfermer le
 « tombeau d'Osiris. Mais on croyait plus généralement que ce même tom-
 « beau se trouvait à Abydos, ainsi que le prouvent ces mots de Plutarque,
 « liés dans le texte à la citation précédente : « Les Taphosiriens assurent
 « que, bien qu'on dise que le corps d'Osiris soit en plusieurs endroits,
 « leur petite ville est renommée comme possédant seule le véritable, et
 « que les riches et puissants Égyptiens, désirant reposer après leur mort

rice bien distinct de la principale construction (laquelle était sans doute le Memnonium) et couvre le reste d'un mur appartenant à l'un des plus secrets sanctuaires. Ce mur n'a pas conservé sa hauteur primitive, il est d'ailleurs très-endommagé, et la table se trouve incomplète à la fois dans sa partie supérieure et à l'une de ses extrémités. L'autre extrémité a pour limite l'angle de la chambre, et les figures de la ligne d'en bas arrivent tout près du sol : rien ne manque dans ces deux directions. La gravure lithographique ci-jointe fut exécutée peu de temps après mon retour en Angleterre ; j'en distribuai quelques copies, et déjà elles ont fourni le sujet de plusieurs dissertations ; mais cette table n'a réellement été publiée qu'aujourd'hui, et j'éprouve un bien grand plaisir à la voir paraître

« à côté de ce Dieu, se font enterrer de préférence à Abydos ». On devait donc pratiquer dans cette ville des cérémonies sacrées analogues à celles d'Abatos. Strabon le laisse penser en nous faisant connaître que, contre l'usage ordinaire, les chanteurs et les joueurs d'instruments étaient, à Abydos, bannis du temple d'Osiris. Mais Porphyre s'exprime bien plus positivement à cet égard ; car il affirme qu'un crime énorme aux yeux des Égyptiens eût été de dévoiler *ce qu'il y avait de plus secret à Abydos*. J'ajouterai que les mystères qu'on y célébrait sont mentionnés par St.-Épiphane. Enfin Eusèbe et Ammien-Marcellin parlent d'un Dieu plein de mystères qui était encore en vénération dans la contrée d'Abydos sous le règne de Constantin-le-Grand. Ces rapprochements sont de nature, selon moi, à dissiper toutes les incertitudes de M. Bankes, et à le rassurer sur la crainte d'aybir fait une fausse application du texte de Jamblique.

sous vos auspices et jointe à l'ingénieux travail de notre commun ami M. Salt: son insertion, j'aime à le penser, sera regardée comme un témoignage de la considération et de l'estime sincères que je porte à tous deux (1).

W. JOHN BANKES.

Londres, 1825.

(1) La Table d'Abydos ayant paru avec les Lettres de M. le duc de Blacas, je me serais dispensé de la joindre à cette traduction, si la lithographie de M. Bankes et la gravure exécutée d'après le dessin de M. Cailliaud eussent été parfaitement semblables. Mais il existe entre elles quelques différences, et j'ai cru utile de les indiquer: le lecteur les saisira du premier coup d'œil en consultant ma planche.

M. Cailliaud n'a pas dessiné les cartouches A et B. L'oubli qu'il a fait du second ne tire nullement à conséquence; car ce groupe d'hiéroglyphes et tous ceux qui le suivent dans la 3^e ligne horizontale, se rapportent à un seul roi; et peu importe que le nom de ce monarque soit répété une fois de plus ou de moins. Mais il n'en est pas de même de l'omission du premier cartouche; en le supprimant on efface de la liste royale le prince dont il offre le prénom, et un règne entier se trouve ainsi oublié. On remarquera particulièrement que les pré noms *e*, *f*, sont très-incomplets dans l'une des tables. L'état de vétusté du monument d'Abydos, et peut-être la difficulté d'examiner de près la partie supérieure de l'inscription, expliquent assez comment les deux voyageurs ont pu voir les mêmes objets d'une manière différente. Une chose moins facile à comprendre, c'est que dans la 3^e ligne horizontale, contenant la répétition constante du prénom et du nom de Ramsès, le

chéri d'Ammon (le Sésostri des historiens), le dessin du savant Anglais présente deux cartouches où le nom d'Ammon est exprimé par une figure représentant le dieu assis sur son trône, tandis que la planche de notre compatriote nous montre toujours ce même nom écrit phonétiquement avec la feuille ou la plume A, le parallélogramme dentelé M, et la ligne brisée N. Il faut absolument que la forme de ces cartouches ait été altérée par un effet de la propre volonté de M. Bankes ou de M. Cailliaud. De pareilles substitutions de signes à d'autres signes synonymes ou homophones, sont-elles sans inconvénients? Je pense que non; et mon opinion sera partagée, si l'on considère que les caractères hiéroglyphiques n'ont pas tous été inventés en même temps; qu'on parviendra peut-être un jour à déterminer l'époque où plusieurs d'entre eux ont commencé à être en usage; et que cette découverte pourrait servir, en certains cas, à fixer l'âge ou du moins la limite de l'âge des monuments. Les voyageurs dont le crayon nous retrace les inscriptions égyptiennes doivent donc s'astreindre à copier avec la plus grande exactitude, la fidélité la plus religieuse, ces vénérables restes de l'antiquité.

M. Champollion, après avoir comparé la table d'Abydos avec les inscriptions monumentales connues et avec le canon chronologique de Manéthon, a trouvé que le cartouche-prénom de la 2^e colonne horizontale et de la 7^e colonne verticale appartenait à Aahmos (le Miphraouthosis de Manéthon) dernier roi de la 17^e dynastie, et que les onze pré noms suivants, dont l'un est commun à deux princes, étaient ceux des rois: Aménoftep (Amosis, Thoutmosis, chef de la 18^e dynastie); — Thoutmosis I (Chébron); — Thoutmosis II (Aménophis I); — Thoutmosis III (Miphra ou Miphra); — Aménophis I (Miphraouthosis); — Thoutmosis IV (Thoutmosis); — Aménophis II (Aménophis II); — Hôr (Horus); — Ramsés I (Rathoris ou Athoris); — Ousireï et Mandoueï (les deux frères Achenchérés) — Ramsés II — (Armais ou Armès).

des Savants, et d'après les lettres de mes amis, une prévention décidée contre le système phonétique, qui me paraissait fondé sur une base trop fragile; mais ayant reçu la brochure de M. Champollion, ainsi que celle du D^r Young, sur les hiéroglyphes, je me déterminai à examiner sérieusement leur contenu, ne voulant pas supposer que des hommes, dont le savoir est connu de toute l'Europe, eussent attaché sans raison tant d'importance à une théorie que je regardais comme une hypothèse vague et conjecturale. Cet examen me tira de mon erreur et me conduisit non-seulement à reconnaître, au moyen de mes propres dessins, l'exactitude des principes de M. Champollion; mais encore à trouver, avec son secours, quelques noms remarquables et de nouveaux caractères phonétiques propres à faire naître les plus importants résultats, et à augmenter le lustre de l'intéressante découverte de ces savants.

Je vais maintenant vous présenter mes observations. Elles vous paraîtront peut-être trop prolixes au premier coup-d'œil; mais je désire les rendre aussi claires, aussi intelligibles pour vous que pour moi-même, et il est nécessaire, afin de parvenir à ce but, que j'entre dans les moindres détails: je réclame donc votre attention et votre patience.

Avant tout je dois supposer que vous connaissez l'ouvrage de M. Champollion, que vous l'avez attentivement étudié, que vous avez eu recours aux figures toutes les fois que cela était nécessaire.

La planche I, placée sous vos yeux, contient un certain nombre de cartouches que j'ai copiés moi-même dans la Haute-Égypte. Vous observerez, parmi les noms qu'ils renferment, ceux d'Arsinoé et de Philippe, père d'Alexandre (1), et en outre celui de Bérénice, correctement écrit. MM. Young et Champollion s'accordent à reconnaître une oie du Nil dans le caractère final de ce dernier nom; mais les cartouches de Bérénice que j'ai recueillis à Karnac, à Edfou, à Dakké, dans le petit temple près d'Esné, etc., etc. (pl. I., fig. 19 et 23), ne présentent nullement, comme le nom de Cléopâtre, un faucon, une corneille ou un aigle, et je n'ai trouvé jusqu'à présent aucun autre oiseau auquel le son de l'A pût être attribué. M. Champollion dans le nom d'Alexandre a donné le poulet pour un A, et l'oie, exprimant déjà, selon lui, la même lettre A (2), pour la consonne S; mais j'ai en vain cherché, en consultant mes dessins, des exemples propres à confirmer l'exactitude de cette fixation (3).

(1) Ce nom est plutôt celui de Philippe Aridée, frère du conquérant, roi reconnu en Égypte.

(2) L'auteur se trompe; un dessin inexact avait fait croire à M. Champollion que le nom de Bérénice était terminé par une oie, mais il lisait ainsi ce nom: BPNIKΣ et non pas BPNIKA; le savant français n'a jamais assigné à l'oie le son de la voyelle A.

(3) J'ai depuis trouvé le poulet dans le nom de Nécho, découvert par M. Anastasy. (Salt).

J'ai trouvé à Gau-kebir, à Edfou et à Dakké, trois noms d'Arsinoé différemment exprimés. Le premier (pl. I, fig. 12), à l'aide des caractères de M. Champollion, se lit APΣINE, en entier; le second (pl. I, fig. 13), APΣI, avec contraction; et le dernier (pl. I, fig. 14), APΣN. Celui-ci est suivi d'une figure d'Isis, qui signifie probablement déesse. Dans les trois cartouches on observe l'œuf et le demi-cercle, signes ordinaires du genre féminin. Il est à remarquer que ce nom, à Dakké, se trouve associé, dans une dédicace, à ceux de Ptolémée et de Bérénice. A Karnac, sur le magnifique propylon regardé comme le plus parfait modèle existant de la sculpture égyptienne, il est joint à celui de Ptolémée, désigné comme père d'un autre Ptolémée, dont la femme était Bérénice; et le même monument offre une image du roi Ptolémée habillé à la manière grecque, ainsi qu'on le voit représenté sur plusieurs autres temples de l'époque des Lagides.

Le nom de Philippe (pl. I, fig. 1) est encore plus satisfaisant. Il se trouve sur le sanctuaire de granit, à Karnac, où l'on voit aussi le nom d'Alexandre, (pl. I, fig. 2) précédé du titre *Mi-Amon*, le chéri d'Amon. On le lit ΦΑΕΕΠΙΟΣ, avec l'alphabet de M. Champollion, et il rend en conséquence le son grec aussi bien qu'aucun des autres noms découverts jusqu'à ce jour, à l'exception de celui de ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ (pl. I, fig. 15), dans lequel aucune lettre ne manque (1). Les caractères du

(1) M. Champollion a présenté le développement de l'alphabet

nom de Philippe sont contenus dans le second cartouche, lequel est précédé de l'oie et du globe; mais dans le

phonétique comme dérivé de la comparaison de plusieurs signes dont les combinaisons étaient connues pour former les noms de Ptolémée et de Cléopâtre. Il n'indique pas toutefois exactement l'origine de cette importante découverte préliminaire. On sait que le nom de Ptolémée fut d'abord tiré de l'inscription de Rosette. Quant à celui de Cléopâtre, M. W. J. Bankes le découvrit en 1818.

Ce nom, le plus complet de tous ceux qu'on a pu lire jusqu'à présent, donna en quelque sorte la clef de tous les autres. Les inductions qui conduisirent à la reconnaître méritent donc d'être rapportées.

En examinant les sculptures des monuments égyptiens, on remarque bientôt la fréquente répétition d'un seul ou de deux personnages faisant aux dieux une offrande ou recevant d'eux un don. Dans chaque compartiment, la figure la plus avancée, lorsqu'il y en a deux, est celle d'un homme, l'autre représente une femme; très-souvent l'homme se voit seul: la rencontre de la femme séparément est beaucoup plus rare.

Une chose digne d'attention, c'est que, quand les deux figures paraissent une fois sur un édifice, elles se montrent presque toujours également associées dans toutes ses parties; et que la même répétition systématique pour la figure isolée d'homme ou de femme s'étend à l'infini, sans aucune variation de formes, excepté dans les détails de l'habillement et la nature de l'offrande.

Cette circonstance conduisit M. Bankes à soupçonner, contre l'opinion commune, que ces figures offraient plutôt les portraits de convention du fondateur et de la fondatrice de l'édifice, ou du personnage renfermé dans le sépulcre, qu'une représentation de prêtres, de prêtresses ou d'êtres mythologiques. Pour mieux éprouver les fondements de cette conjecture, il fit faire à

premier (pl. I., n° 4, a), au lieu du nom d'Alexandre, qu'on devrait trouver, suivant le système du D^r Young,

Thèbes la recherche du sarcophage appartenant à l'un des deux tombeaux remarquables où une femme est toujours représentée isolément. Le couvercle de granit fut trouvé et fit voir à l'extérieur une femme vêtue comme Isis, sculptée en relief, tandis que dans les innombrables tombeaux où la représentation de l'autre sexe prédomine, les sarcophages présentent une figure d'homme avec les attributs d'Osiris. Il parut ainsi à peu près certain que la femme sculptée sur les murs du tombeau était identique avec celle dont le corps avait occupé le sarcophage, et la même déduction semblait, par analogie, devoir s'étendre à d'autres cas. M. Banks observa ensuite que, comme l'inscription grecque du propylon de Diospolis-Parva fournit le seul exemple du nom d'une reine Cléopâtre précédant celui d'un roi Ptolémée, au lieu de le suivre (ce qui s'explique en rapportant l'inscription au règne ou à la régence d'une Cléopâtre qui fut tutrice de son fils); de même la sculpture de l'édifice offre l'exemple unique d'une figure de femme prenant la préséance sur l'homme en faisant son offrande : ces deux figures, d'après toutes les probabilités, devaient donc être regardées comme celles de Cléopâtre et de Ptolémée. En conséquence, M. Banks procéda à la confrontation du nom supposé de Ptolémée, tiré de la pierre de Rosette par le D^r Young, avec l'inscription hiéroglyphique de la figure mâle, et il trouva entre eux une exacte conformité.

Ce nouveau témoignage de la solidité de la découverte fortifia l'opinion déjà établie que les caractères placés au-dessus de la figure de femme devaient désigner Cléopâtre.

Un dernier pas restait à faire, c'était d'examiner si ces deux mêmes noms se trouvaient sur le fût de l'obélisque emporté de Philæ par M. Banks, ce monument rappelant, comme on sait

On voit deux divinités avec d'autres hiéroglyphes, qui semblent signifier *l'ami* ou *le chéri* (MI) *d'Amon-Phré*,

la mémoire d'un Ptolémée et de deux Cléopâtres; ils y furent effectivement découverts, ainsi que sur un petit temple, également à Philæ, où M. Bankes avait recueilli une dédicace en grec des mêmes souverains; alors la démonstration devint complète. M. Bankes s'empressa de communiquer ce résultat à MM. Salt et Young, et le nota au crayon sur plusieurs copies du dessin lithographique de son obélisque, entre autres sur celle qu'il envoya à Paris pour être présentée par M. Denon à l'Institut français.

M. Champollion, relativement à la découverte de ce nom important, renvoie à la planche de l'obélisque précité; mais il est évident qu'une simple comparaison de l'inscription grecque du socle avec les hiéroglyphes de la flèche n'aurait pas pu conduire à un tel résultat; car le nom de deux Cléopâtres distinctes est répété dans le texte grec, tandis que le seul nom (à part celui de Ptolémée) qui revient deux fois dans les hiéroglyphes, n'appartient pas à Cléopâtre, mais paraît exprimer un titre mystique dont l'interprétation est encore inconnue. Un quatrième nom diffère des autres, et, comme celui de Cléopâtre, se présente une seule fois.

Ces faits sont établis, non dans le dessein de rabaisser le mérite de M. Champollion, mais pour mieux montrer qu'il ne l'a fait combien est complète la série de preuves d'après laquelle le nom de Cléopâtre a été reconnu. (Bankes) (*).

(*) M. Champollion, lorsque le dessin de l'obélisque de Philæ lui fut communiqué, avait déjà une opinion bien établie sur la nature phonétique des hiéroglyphes renfermés dans les cartouches royaux; d'après ce principe il était persuadé que plusieurs signes disposés dans le même ordre que les lettres communes aux noms de Ptolémée et de Cléopâtre, devaient être communs aux cartouches de ces personnages; or, il connaissait parfai-

Le nom d'Alexandre, sculpté sur le même sanctuaire⁽¹⁾, occupe également le second cartouche que l'oie et le globe précèdent, tandis que le premier est couvert de titres mystiques. On trouve aussi ce nom dans l'intérieur du sanctuaire de Louqsor, et sur les débris d'un beau pylône de granit, à Éléphantine (pl. I, fig. 3, *b*), où, là encore, son cartouche vient à la suite d'un autre (pl. I, fig. 3, *a*), contenant des titres honorifiques, parmi lesquels on reconnaît le mot *Amon*.

Le reste de la planche première n'a pas besoin d'autres éclaircissements que ceux qui l'accompagnent.

Passons maintenant à la planche II, tirée, de même que la première, de mes propres dessins. Je l'ai choisie parmi beaucoup d'autres, parce qu'elle représente avec quelques modifications les différentes légendes d'empereurs publiées par M. Champollion. J'ai ajouté à ces noms ceux de Néron (pl. II, fig. 5, 6 et 7), de Commode (pl. II, fig. 22), d'Adrien (pl. II, fig. 14, 15, 20, 21), d'Antonin (pl. II, fig. 17, 18), et un autre qui me

tement l'un de ces cartouches. Une simple comparaison suffit donc pour lui faire trouver l'autre parmi ceux de l'obélisque précité : il l'aurait découvert également entre mille. Ainsi, pour parvenir à ce résultat, le savant Français n'a eu nullement besoin d'avoir sous les yeux la note au crayon dont parle M. Bankes.

(1) Le sanctuaire ne me semble pas du temps d'Alexandre, car on y découvre aussi le nom de Ramsès - Thoutmôsis : il est probable néanmoins qu'une grande partie de ce monument a été sculptée par ses ordres. (Salt).

paraît devoir se lire Marcus-Verus-Antoninus Sebastos Autokrator Kaisar (pl. II, fig. 19) (*). Cette dernière légende forme l'ornement d'une corniche dans l'intérieur d'un petit propylon à l'ouest de l'île de Philæ. Le nom de Domitien, seulement (pl. II, fig. 8, 9, 10), a été emprunté à la gravure de Zoëga, représentant l'obélisque de Bénévent. L'examen de tous ces noms m'a fourni environ vingt nouveaux synonymes; ceux-ci sont tous indiqués dans les explications de la planche II, ainsi que les cartouches où ils se trouvent; j'ai de plus cité le temple où chaque cartouche a été découvert. Je dois noter ici que le nom Autokrator Adrianus (pl. II, fig. 20) provient des colonnes du petit temple voisin d'Esné, dans lequel sont gravées deux inscriptions grecques à-peu-près de la même date (*). Il est nécessaire aussi que je fasse particulièrement remarquer deux caractères, l'un semblable à une paire de pincettes (pl. II, fig. 12), l'autre offrant

(*) Le premier signe du premier des cinq cartouches qui forment cette légende, étant un L, il faut lire Lucius et non Marcus. M. Salt a confondu à tort en un seul le nom d'Antoninus (Marc-Aurèle), et celui de Lucius Verus, collègue de l'empereur philosophe.

(*) Ces inscriptions intéressantes, tracées furtivement, selon toute apparence, par des ouvriers employés aux décorations du temple, furent reconnues et mises au jour par M. Bankes, en 1818. Elles avaient été recouvertes d'une légère couche de stuc, artifice semblable à celui qu'employa l'architecte du Phare pour conserver son inscription: très-peu de lettres étaient visibles avant qu'on eût gratté soigneusement la surface de la pierre, afin d'en enlever l'enduit. (Bankes).

la figure d'un scarabée (pl. II, fig. 14, 9, 8); le premier a la valeur de la lettre T, le second exprime le son du Δ, du T ou du Θ, et ils sont d'une haute importance pour éclaircir les points que je vais traiter.

Au moment d'abandonner mes guides, je résumerai les raisons qui m'ont fait ajouter foi à l'exactitude du système phonétique, si vague au premier coup-d'œil et si différent des idées que nous attachons à l'écriture ordinaire. En premier lieu, l'existence, justement citée par le D^r Young, d'un semblable usage de signes phonétiques dans la langue chinoise, est très-favorable à ce système; ensuite le nom de Ptolémée tiré de la pierre de Rosette, et reposant en conséquence sur les bases d'une traduction grecque; le nom de Bérénice, aussi heureusement déduit par le D^r Young du texte démotique de la même pierre; le nom de Ptolémée sculpté sur une grande quantité d'édifices évidemment postérieurs, d'après le style de leur architecture, aux monuments pharaoniques; le nom d'une Cléopâtre, mère d'un jeune Ptolémée, découvert à Erment et à Kous, où une inscription grecque atteste que cette princesse régnait avec son fils; la même reine désignée comme femme de Ptolémée à Gau-Kebir, à Dakké, sur les murs du temple de Philæ, dédié à Vénus Aphrodite, et sur ceux d'un autre dédié à Esculape, ce qui est tout-à-fait d'accord avec les inscriptions grecques; le nom de Ptolémée, fils de Ptolémée et d'Arsinoé, reconnu sur le beau propylon de Karnac, avec celui

de Cléopâtre; le nom d'Alexandre le chéri d'Ammon, trouvé avec celui de Philippe; le nom de Ptolémée, accompagné, à Edfou, du surnom Alexandre et du nom de Bérénice; les titres Autokrator, Sebastos, Eusebes, Kaisar, continuellement ajoutés aux noms des empereurs, mais jamais à ceux des Ptolémées; les surnoms de Germanique, Dacique, accordés seulement aux souverains qui les portent sur leurs médailles; le nom d'Adrien préfixé, comme il devait l'être, au nom de l'empereur Trajan; la plus grande partie des noms des empereurs, depuis Auguste jusqu'à Commode, gravés sur des temples et édifices qui, portant des marques évidentes d'un goût très-corrompu, comme à Contra-Latopolis, à Kolapshi, etc., sont certainement plus modernes que les monuments de l'époque des Ptolémées; ces noms et ces titres répétés par centaines et milliers dans tous les édifices, dont chacun néanmoins renferme seulement les cartouches des princes qui ont eu part à sa construction; la légende d'Adrien, sculptée sur une colonne immédiatement après son règne, comme le prouve une inscription grecque; le nom de Soter, répété plusieurs fois en caractères phonétiques sur la caisse de la momie d'un personnage appelé Soter dans l'inscription grecque de la même caisse (pl. V, fig. 5) (1); enfin, ce

(1) Ce sarcophage a été découvert à Thèbes et il appartient aujourd'hui au musée Britannique. L'une de ses faces présente l'ins-

nom phonétique exactement placé après le nom d'Osiris, ce qui s'accorde avec cette opinion du D^r Young, que

cription grecque suivante, que M. Salt rapporte en expliquant ses planches, mais sans en donner la traduction.

ΚΩΤΗΡ ΚΟΡΝΗΑΙΟΥ ΠΟΛΛΙΟΥ ΜΗΤΡΟΣ ΦΙΛΟΥΤΟΥ
ΑΡΧΩΝ ΘΗΒΩΝ.

Par une circonstance inutile à rapporter ici, les mots *μητρός φιλοῦτος* m'ayant embarrassé, je me suis adressé dernièrement, pour en connaître le sens, à M. Letronne, membre de l'Institut, dont l'obligeance égale le profond savoir. Ce célèbre philologue m'a aussitôt répondu qu'il avait expliqué l'inscription ci-dessus dans ses observations critiques et archéologiques sur les représentations zodiacales, bien avant la publication de l'opuscule de M. Salt; que les deux mots *μητρός φιλοῦτος* signifiaient tout simplement *ayant Philout pour mère*; enfin que l'on voyait très-souvent ainsi le nom de la mère mentionné après celui du père dans les inscriptions funéraires égyptiennes. Celle dont il s'agit doit donc se traduire de cette manière: *Soter, fils de Cornelius Pollius, ayant Philout pour mère, magistrat de Thèbes.* En appliquant maintenant l'alphabet phonétique à la lecture des hiéroglyphes du même sarcophage (pl. V, n° 5) je trouve: *L'homme qui appartient à Osiris, Soter, défunt, fils de Athôr-Phimout, femme.* Ici la mère de Soter porte deux noms; le second seul se trouve dans le texte grec, mais il y est écrit avec un Α au lieu d'un Μ. Ne serait-il pas possible qu'une légère altération dans la peinture du sarcophage eût fait prendre au copiste de l'inscription grecque une de ces lettres pour l'autre? Je le croirais d'autant plus que *Phimout* me paraît plutôt égyptien que *Philout*. Le nom hiéroglyphique de la mère de Soter pourrait encore se lire *Phiout*, si l'on regarde le troisième signe représentant un oiseau, non comme une chouette, Μ, mais comme une caille, laquelle exprime ordinairement la diphthongue *ou*. Peut-être au surplus me trompé-je dans

les noms des défunts doivent suivre celui de ce dieu dans les papyrus funéraires : tous ces faits et beaucoup d'autres analogues, non moins frappants, présentent un concours de témoignages auxquels mon esprit ne saurait résister ; et plus ils seront examinés, plus ils établiront et prouveront l'exactitude de l'alphabet phonétique et la vérité des résultats auxquels M. Champollion est parvenu (1).

Pour être à même de déchiffrer les noms pharaoniques qui vont nous occuper, il est essentiel d'observer que dans presque tous les exemples placés sous mes yeux, où les empereurs et très-souvent les Ptolémées sont désignés, le nom du prince est renfermé dans le second cartouche, le premier contenant ordinairement ses titres mystiques ou autres ; et que la guêpe et la plante se trouvent avant le premier cartouche, et l'oie du Nil et le globe avant le dernier. Il est presque impossible,

l'une et l'autre manière dont j'interprète les signes de ce nom : quant à celui de Soter, il n'offre aucune espèce de difficulté.

(1) Parmi un grand nombre de faits que ne connaissait pas encore M. Salt et qui ne laissent aucun doute sur la solidité du système de M. Champollion, j'en citerai un seul, tiré d'un mémoire de M. de S. Quintino, conservateur du musée royal de Turin (Turin 1824). Ce musée possède une momie dont l'inscription hiéroglyphique se lit sans la moindre difficulté : *l'homme défunt appartenant à Osiris, Pétéménofi, né de Tacui, mort dans la cinquième année de son âge, ayant vécu quatre ans, huit mois et dix jours* ; et l'inscription grecque correspondante porte : *sépulcre de Pétéménofi, qui vécut quatre ans, huit mois et dix jours.*

d'après cela, que cette oie et ce globe (pl. III, fig. d) puissent signifier *fils de*, comme le suppose le D^r Young; car alors la lecture, en plusieurs cas, deviendrait vide de sens. Je citerai pour preuve les cartouches où Alexandre est nommé, à Karnac; ceux qui contiennent les titres et le nom de Philippe, les titres et le nom de Cléopâtre, à Kous et ailleurs, omettant de rappeler une multitude d'autres exemples qui appartiennent à la même catégorie. Cette considération me frappa il y a quelques années, et me fit penser que l'oie et le globe devaient être considérés séparément; or, le premier de ces signes, en s'en rapportant à Horapollon (1), veut dire *fils*, et tout porte à croire que le second représente *Ré* ou le soleil; les deux ensemble peuvent donc admettre l'interprétation de *fils du soleil*. Ce même titre « ο Υιος Ηλιου » étant placé tout juste avant le nom de Ptolémée dans l'inscription de Rosette, ma conjecture devient encore plus vraisemblable (*). Elle est enfin entièrement

(1) Horapollon dit: « *filium volentes significare vulpanserem pingunt*, » et ajoute ce fait aujourd'hui bien connu: « Les vieilles oies restent avec leurs petits dans le plus imminent danger, au risque de leur propre vie, ce dont j'ai moi-même été souvent témoin ». *Vulpanser* est l'oie du Nil, et dans tous les temples où cette oie est représentée en couleur, la ressemblance peut être facilement remarquée. (Salt.)

(*) Beaucoup de Pharaons et de Ptolémées ayant succédé à leurs pères, toutes les probabilités portent à croire que, parmi les nombreuses légendes royales déjà connues, se trouvent à la fois les noms de quelques monarques et les noms de leurs fils. Selon le

confirmée par la découverte que j'ai faite à Dakké, à Thèbes, à Eléthya, à Éléphantine et autres lieux, du mot *filis* désigné par l'oie et le carré long, signe du genre masculin (pl. III, *b, f, g*), et du mot *fille*, exprimé par l'oie et la partie supérieure d'un cercle, signe du genre féminin, (pl. III, *k*).

L'oie et le globe sont fréquemment remplacés par un globe entouré d'un serpent, image reconnue du soleil, auquel sont ajoutés un œuf (pl. III, *c*) et le carré long, lorsqu'il s'agit d'un roi, et un œuf avec le demi-cercle quand il s'agit d'une reine; et certainement, quoiqu'en pense le D^r Young, l'oie est plus naturellement représentée par l'œuf que par le globe et le serpent. Je vais rendre compte d'une autre circonstance qui, je crois, satisfera les plus incrédules.

Sur le côté le plus élevé d'un temple, à Philæ, je découvris deux inscriptions, chacune composée de deux parties, l'une en petite écriture hiéroglyphique, l'autre en caractères démotiques, et elles me semblèrent avoir une grande analogie avec l'inscription de Rosette. Mal-

D^r Young, le premier cartouche de la légende de chaque père devrait occuper la seconde place dans la légende du fils. Or, cette circonstance n'a pas été remarquée une seule fois. Une autre objection encore plus forte contre le système du savant Anglais, c'est que le groupe qu'il regarde comme l'expression du mot *filis*, précède des noms propres d'empereurs qui n'ont jamais eu d'enfants, ou dont les enfants n'ont jamais gouverné l'Empire romain. (Voir le Précis du syst. hiéroglyp. de M. Champ., pag. 181 et suiv).

heureusement elles avaient beaucoup souffert et étaient presque effacées par des figures et par de grands hiéroglyphes sculptés subséquemment sur les murs.

Dans mon dernier voyage, néanmoins, à l'aide d'une échelle, avec de grandes difficultés, et après plusieurs jours de travail, je suis parvenu à copier une grande partie de la première ligne (pl. V, fig. 1) et les deux dernières en entier de l'une des inscriptions (pl. V, fig. 2); et par le plus grand bonheur, dans le fragment de la première ligne nous avons la formule complète qui manque dans l'inscription de Rosette, et qui est ainsi conçue : « *Le fils du Soleil, Ptolémée immortel, chéri de Pthah, dieu illustre, fils du roi Ptolémée et de sa sœur* ⁽¹⁾, *remplie de sagesse, Cléopâtre, dieux*

(1) Cléopâtre ne pouvait pas être sa sœur, si le Ptolémée ici mentionné était Ptolémée Épiphané, et cela semblait en contradiction avec la manière dont j'explique le texte; mais j'ai appris depuis, en lisant un ouvrage de M. Letronne, qu'on se servait de cette appellation lors même qu'il n'y avait aucune parenté : « de ce caractère, si décisif en apparence, on ne peut rien conclure, depuis que j'ai établi par des preuves irrécusables, que les femmes des Ptolémées prenaient, dans les monuments publics, le titre de sœur, ἀδελφή, bien qu'elles fussent parentes de leurs maris à un tout autre degré, ou même qu'elles ne fussent en aucune façon leurs parentes; ainsi nous avons trouvé que ce titre de sœur fut donné à Cléopâtre, femme de Ptolémée Épiphané, et qui ne lui était parente à aucun degré, étant la fille d'Antiochus II, roi de Syrie ». Et c'est précisément ici le cas. Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte, Letronne, page 348. (Salt).

Épiphanes; » et dans la dernière ligne nous trouvons :
 « en lettres de la contrée et en lettres des prêtres *** de
 « la première, seconde et troisième classes, sur les-
 « quels est sculptée l'image du roi rempli de sagesse,
 « fils du Soleil, Ptolémée, et de la reine sa femme
 « Cléopâtre, dieux bienfesants » (1); et ici, *fils du*

(1) Il serait très-possible que le décret ci-dessus fût celui dont fait mention l'inscription sculptée sur le piédestal de l'obélisque de M. Bankes. (Salt).

M. Salt, quand il hasarda cette conjecture, ne savait pas que le texte grec des décrets royaux mentionnés dans cette inscription avait été reconnu sur la partie supérieure du piédestal, depuis son arrivée en Angleterre. Les lettres sont bien peu lisibles, excepté à la faveur de quelques indices particuliers; et la raison en est qu'elles ont été tracées sur la surface plane du granit en couleur seulement, ou, plus probablement, avec une préparation oléagineuse propre à recevoir la dorure; car une semblable distinction pouvait paraître due à cette marque de la faveur royale. Il serait peut-être difficile, dans toute autresupposition, d'expliquer pourquoi les plus importants documents sont tracés sur la surface seulement, tandis que la requête originale est profondément taillée dans la pierre. La formule de ces décrets (car il y en a deux) n'a aucune analogie avec l'inscription déchiffrée par M. Salt. Ils présentent les noms du roi Ptolémée et de deux reines Cléopâtre; l'un est adressé aux prêtres, en réponse à leur supplique, et l'autre est une copie de la lettre de ces souverains (sollicitée dans la même requête) à Lochus, gouverneur de la Thébaïde.

Le premier consiste en sept lignes, mais la partie supérieure étant un peu mutilée, il peut s'être étendu originellement jusqu'à neuf; le second a huit lignes. Ils n'ont pas encore été rendus publics,

Soleil est représenté par l'oie du Nil et le globe, et *fil* par l'oie et le carré long (1).

quoique M. Banks les ait communiqués à plusieurs de ses amis. (Banks). (*).

(*) Longtemps avant la découverte de ces documents, M. Letronne, membre de l'Institut, avait annoncé qu'on les trouverait sur l'une des faces du socle. (Voir le Journal des Savants, novembre 1824, et les Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte.)

(1) La traduction que M. Salt donne du fragment de la première ligne de cette inscription, pourrait, ce me semble, s'interpréter de deux manières. Peut-être donc ai-je mal rendu sa pensée. En s'en tenant à ma version, le Ptolémée auquel se rapportent les hiéroglyphes serait Évergète II, fils de Ptolémée Épiphane et de Cléopâtre, fille d'Antiochus. C'est à lui que s'adresse la supplique des prêtres d'Isis, gravée sur le socle de l'obélisque de M. Banks. La dédicace de la chapelle de Vénus, à Philæ, porte aussi le nom du même prince. Mais ce n'est pas sur les murs de ce petit monument qu'a été trouvé le décret dont il s'agit ici, il provient du grand temple d'Isis, comme l'indique M. Salt dans l'explication de ses planches. Quoi qu'il en soit, je crois que le savant explorateur anglais a mal interprété plusieurs signes, entre autres le groupe qu'il traduit d'abord par *illustre* et ensuite par *bienfaisant*, et qui, selon M. Champollion, signifie *Épiphane*. A Évergète II, il faudrait, en conséquence, substituer Ptolémée Épiphane. Mais alors la première Cléopâtre mentionnée devrait être considérée comme la femme de ce dernier roi, et non comme sa mère; car celle-ci s'appelait Arsinoé, et l'inscription se lirait de cette manière: « *Le fils du*
« *Soleil, Ptolémée, chéri de Phtah, dieu Épiphane, fils du roi*
« *du peuple obéissant, Ptolémée, et la présidente et dominatrice*
« *du monde, Cléopâtre, dieux. en lettres de la contrée et*
« *en lettres des prêtres. de la 1^{re}, 2^e et 3^e classe, sur*

Une autre circonstance encore confirme ma conjecture. Je possède un beau monument de marbre où les caractères de l'un des cartouches (qui contient probablement le nom) ont été raturés avec intention ; ce cartouche est le second, le premier est resté intact. J'ai observé le même fait sur divers temples ; le nom du fondateur y a été remplacé par celui d'un Ptolémée, mais les titres du premier cartouche ont été conservés, comme convenant, je n'en doute pas, aussi bien à un Ptolémée qu'à un Pharaon (1). On trouve à Beni-Hassan le nom

« *lesquels est sculptée l'image du roi du peuple obéissant, seigneur du monde, fils du Soleil, seigneur des trois régions, Ptolémée, et de la déesse présidente et puissante dominatrice du monde, Cléopâtre, dieux Épiphanes, vivificateurs, etc.* ». Tout ceci au surplus étant fort douteux, je ne présente mon opinion qu'avec crainte, et je laisse à de plus habiles le soin de décider la question en dernier ressort.

(1) Il ne me semble pas aisé de rendre compte d'un fait singulier premièrement remarqué par M. Bankes dans le temple de Louqsor et ensuite ailleurs : je veux parler de la rature systématique d'un certain caractère partout où il entre comme partie intégrante d'un nom particulier. On en voit un exemple frappant dans le musée Britannique, sur une statue assise de pierre blanche, donnée par M. Salt, laquelle en cinq ou six endroits présente deux cartouches affrontés. Le premier caractère du second cartouche est à dessein martelé ; cette circonstance est d'autant plus remarquable que c'est précisément le même nom qui a subi une pareille mutilation à Louqsor, et qui est aussi donné, dans un pareil état, (pl. 4, de M. Salt, n° 13) comme venant du désert oriental. M. Salt lit le nom en question : *Aménoph*. Devons-nous en conclure que le

d'un prince et ses titres compris dans un seul cartouche, (pl. 4, fig. 22) (1) avec la guêpe et la plante, l'oie et le globe, placés dans l'ordre ordinaire. Ce nom est celui du roi Misarte, (2) (3) qui érigea l'obélisque de

premier caractère ne fut pas employé comme une lettre, mais comme une marque d'honneur ou de superstition? ou bien que la lettre effacée avait été gravée par erreur, ou avait subséquemment offert quelque altération dans l'orthographe du nom? La première supposition semble la plus probable; néanmoins on doit remarquer que le nom *Aménoph* peut avoir été quelquefois écrit *Phaménoph*, comme le mois égyptien, à moins que le *Ph*, en ce cas, ne soit simplement l'article copte préfixe. Le caractère si soigneusement effacé paraît avoir été une figure mâle assise, ressemblant à celle d'Orus. (Bankes). (*)

(*) Une belle statue colossale du musée Royal de Turin présente un nouvel exemple de cette mutilation. (Voir la deuxième lettre à M. de Blacas, par M. Champollion, et un mémoire intitulé: Osservazioni sul maggiore colosso del regio museo egiziano, del cav. Giulio di S. Quintino; Torino, 1824). Il est bien reconnu maintenant que le caractère mutilé était une figure d'homme ou de lion à tête d'épervier, ornée de deux plumes, image ordinaire du dieu Mandou; et comme les signes phonétiques qui viennent ensuite expriment la diphthongue *ei*, le nom du roi auquel ils appartiennent doit se lire *Mandou-ei*. Plusieurs rapprochements semblent faire reconnaître dans ce prince celui que les historiens ont appelé Osimandias. J'ignore d'après quelles données M. Salt, au lieu de *Mandouei*, a pu trouver *Aménoph*.

(1) Ce fait fut premièrement communiqué à M. Salt par M. Bankes, en même temps qu'un autre exemple semblable, plus remarquable encore, tiré du grand temple de Karnac. (Bankes).

(2) Il est écrit Mestrès dans le texte admis de Pline, et Mitrès dans Kircher (Manuscrit du Vatican). (Bankes).

(3) M. Salt a négligé les deux derniers signes de ce nom royal et

Mataria. La preuve que les cartouches doubles, même ceux qui se rapportent aux anciens souverains, contiennent le nom et les titres d'un roi seulement, est offerte par la petite table de granit du Sphinx, où les deux cartouches sont remplis par le nom de Ramsès Thouthmosis, et viennent après la guêpe et la plante, sans l'intervention de l'oie et du globe; il est remarquable que ces deux derniers signes ne se trouvent dans aucune partie de la table.

Je considérerai donc comme un point clairement établi, que l'oie et le globe signifient *filz du Soleil*, et non *filz de*, ainsi qu'on l'avait jusqu'à présent supposé.

Un savant très-versé dans l'étude des langues anciennes, le D^r Murray, dont la mort précoce sera long-temps regrettée, a remarqué que les noms des Pharaons arrivés jusqu'à nous, sont tous dérivés des noms des divinités égyptiennes (1); il s'ensuit donc que, pour arriver à une connaissance précise de la formation des noms royaux, nous devons d'abord chercher à déterminer les signes et les figures qui représentent ces divinités, recherche d'au-

a donné au premier la valeur de la lettre *M*, tandis qu'il exprime véritablement la voyelle *O*, ou la diphthongue *ou*. Ainsi, au lieu de *Misarte*, on doit lire *Osortasen*, second roi de la 23^e dynastie, appelé *Osothos* ou *Osothon* par Manéthon.

(1) Les Pharaons prenaient des noms de divinités, et les plus anciens prouvent par leurs titres la haute antiquité de la superstition nationale. (Voyez l'exposé sommaire de la Mythologie des Égyptiens; appendix au 2^e vol. de Bruce). (Salt).

tant plus utile que les images des dieux entrent dans les titres des Ptolémées et des empereurs romains. Cette considération me détermina, durant mon dernier voyage, à faire de ce sujet une étude qui fut couronnée de succès, et me mit en état de trouver les noms hiéroglyphiques, reconnus phonétiques aujourd'hui, de quelques divinités. Lorsque je m'occupais ainsi, j'avoue que ma patience fut souvent sur le point de me manquer; je trouvais en effet, dans chaque temple, le même nom représenté de diverses manières, tantôt par des hiéroglyphes, tantôt par les images ou seulement par les sceptres de certains dieux; néanmoins, comme je remarquai qu'il y avait toujours une espèce d'ordre au milieu de cette apparente confusion, je persistai à poursuivre mon projet, et j'eus la satisfaction de réussir en examinant et en copiant une grande quantité de cartouches et de noms dans les édifices ci-dessous indiqués, ainsi qu'à Philæ. Je m'étais précédemment occupé, en Nubie, de recherches semblables, mais pas autant que je l'aurais désiré.

À Thèbes, je fus particulièrement frappé de la répétition des caractères et de la figure qui, j'en ai maintenant la certitude, représentent l'*Amon* thébain, ou *Amon-Ré*, mais que j'attribuais alors à *Phré* seulement. Il semble en effet avoir été presque toujours préfixé aux noms des rois Diospolitains.

Avant de procéder à l'explication des noms phonétiques des dieux égyptiens, il est à propos de vous ins-

truire d'une découverte intermédiaire qui prouve que les caractères phonétiques furent usités en remontant au moins jusqu'au règne de Psammétique. J'avais été vivement frappé de l'idée que ces caractères ayant servi à transcrire les noms des rois étrangers, tels que les empereurs romains et les Ptolémées, pouvaient aussi avoir été employés pour exprimer les noms des souverains Éthiopiens, conquérants de l'Égypte (laissant de côté les rois persans dont je ne m'attendais pas à trouver les légendes, attendu la haine des habitants contre ces ennemis de leur religion); et vous devez imaginer le plaisir que je ressentis lorsque je rencontrai dans mes dessins d'Abydos le nom de ΣΑΒΑΚΟ (pl. IV. fig. 24) ou ΣΑΒΑΚΟΦΘ, avec la terminaison trouvée depuis dans AMENOΦΘ. Mais ma découverte ne s'arrêta pas là; autrement j'aurais pu conserver des doutes sur l'exactitude de mon application des caractères phonétiques dans cette circonstance. Quelque temps après, le dessin du derrière d'un petit portique (1), à Médinet-Abou, m'offrit le nom de ΤΙΡΑΚΑ (pl. IV, fig. 26, 27), assez clairement exprimé en caractères qui m'étaient devenus familiers, pour ne laisser aucun doute à ce sujet. Une simple ligne horizontale, il est vrai, exprimait le T, variante que je n'avais pas encore rencontrée, mais cette difficulté fut bientôt aplaniée; car je trouvai le

(1) Sur le fronton du portique le nom a partout été effacé et remplacé par celui d'un Ptolémée. (Salt).

même nom écrit avec une main sur un dessin exécuté à Birkel (probablement Napata) en Éthiopie, et que M. Linant, employé par M. Bankes à voyager dans cette intéressante contrée (1), a eu l'obligeance de me com-

(1) M. Adolphe Linant, né en France en 1799, avait été officier de marine au service de son pays, et accompagna en Orient MM. de Forbin et Prévot, dont il se sépara à Alexandrie. Ensuite il fit le voyage de la Haute-Égypte et de la Nubie avec MM. Salt et Bankes. En 1819, il s'engagea à voyager pour ce dernier, qui retournait alors en Europe, mais désirait ardemment que ses recherches fussent continuées. En conséquence, en 1820, M^r Linant consacra deux mois à un voyage dans l'Oasis d'Ammon, et passa plusieurs semaines de la même année au milieu des ruines curieuses voisines du mont Sinä. La découverte de Méroé, toutefois, était la principale tâche qui lui avait été assignée, et, en 1821, il se mit en route pour remplir à cet égard les intentions de M^r. Bankes. Le 22 février 1822, il reconnut les ruines magnifiques de cette ancienne capitale, que M^r Cailliaud n'avait pas encore visitées, non plus qu'aucun autre voyageur Européen. M^r Linant revenait alors du royaume de Sennâr et avait pénétré dans le royaume de Fazuelo, jusqu'au 12° degré de latitude nord. Il retourna au Caire dans l'été de la même année, et il se trouve maintenant en Angleterre où il a rapporté quantité de notes et une très-belle collection de cartes, plans et dessins. Quant au nom intéressant fourni par ce voyageur à M. Salt, M. Bankes le possédait déjà; il l'avait trouvé sur un fragment détaché à Schatourmeh, en Nubie, et à Thèbes, sur le très-petit propylon du moindre temple de Médinet-Abou: « On ne peut néanmoins l'apercevoir que dans l'intérieur du monument, « puisqu'il a été raturé partout où il se trouvait sur le fronton. Là « il a été remplacé par le nom de Ptolémée. Nous possédons ainsi « une donnée relativement à l'époque et à l'objet de cette mutila-

muniquer. Ainsi se trouva confirmée la relation historique du Livre des Rois, le nom de TIPAKA n'étant pas autre que celui de Tirhakah, roi d'Éthiopie, qui fit la guerre à Sennachérib, roi d'Assyrie, et tous les doutes furent levés relativement à ce souverain, dont plusieurs savants d'une haute réputation s'étaient plu à nier l'existence. Je fais particulièrement allusion à Périzonius et à son savant commentateur : le premier, en effet, regarde Sabako et Tirhakah comme un seul et même souverain, *ces deux noms*, dit-il, *ayant peu de différence entr'eux* (*); et le second s'efforce de démontrer, en citant Joseph, que Tirhakah était un arabe (*). Ma découverte de ces deux noms prouvait en outre, à ma grande satisfaction, que l'usage des lignes phonétiques remontait à sept cents années avant l'Ère chrétienne, c'est-à-dire au temps du prophète Isaïe.

« tion ». Cette note écrite sur le lieu même, par M. Bankes, en 1818, concorde exactement avec ce qui a été remarqué par M. Salt dans le texte. (Bankes). (*).

(*) Dans l'intérêt de M. Cailliaud, je dois relever une erreur de M. Bankes. Que celui-ci ouvre le second volume du texte du Voyage à Meroé, et il se convaincra que notre courageux compatriote se trouvait au milieu des ruines de cette ville célèbre le 25 avril 1821, c'est à-dire 10 mois avant M. Linant.

(1) « *Crediderim Sabaconem et Taracum eundem fuisse regem; rationes habeo multas; nempe, quia inter nomina Sabaconis et Taraconis exigua prorsus est differentia, etc.* »

(2) « *Porro sicredamus Josepho, Rex Thirhaca Arabs, non Africæ canus Æthiops fuit* ». Hérodote s'accorde avec l'Écriture Sainte en le désignant comme un grand conquérant Éthiopien. (Bankes).

34 SUR LE SYSTÈME DES HIÉROGLYPHES

Presque en même temps je remarquai un autre cartouche trouvé sur les rocs de granit à Éléphantine et sur une colonne tombée de la façade du grand temple de Karnac, où il était recouvert par la légende d'un Ptolémée, et il me donna le nom de ΠΣΑΜΙΤΙΚ (pl. IV, fig. 30, 31), dans lequel le seul nouveau caractère a la forme d'une paire de pincettes et exprime la lettre T dans le nom de Domitien (pl. II, n° 12). Le même nom se voit sur un des petits temples d'Éléthya, et, comme je le reconnus ensuite, sur deux beaux monuments, l'obélisque Campensis et l'obélisque de Montecitorio, dont le volumineux ouvrage de Zoëga renferme les gravures.

Je ne dois pas omettre de faire remarquer que les noms de ces rois sont encadrés dans le second ovale, et que le premier paraît contenir des titres mystiques.

J'indiquerai à présent les principales divinités égyptiennes que j'ai été à même de reconnaître; les formes sous lesquelles elles sont représentées; leurs légendes hiéroglyphiques, et leurs noms phonétiques. L'étude de ces images et de ces caractères est indispensable: c'est par elle seule que nous parviendrons à lire les noms gravés sur les plus anciens temples lors de la construction de ces édifices.

Hérodote fait mention de huit divinités plus anciennes que les autres; leurs noms, à ma connaissance, n'ont pas été jusqu'ici exactement déterminés, mais selon mon opinion, ils ne sauraient être que Cneph, Neith, Phtha, Amon, Phré, Athor, Bouto et Mendès.

A la tête de ceux-ci nous pouvons placer Cneph, appelé aussi Ich-Neuphi ou Cneuph (pl. III, A), et dont Porphyre donne la description suivante : « hujus « porto Κνηφ imaginem humana forma depingunt, « colore cœruleo, zonam tenentem et sceptrum, pennam « gerentem in capite; ovum ab ore producit a quo nas- « citur Deus quem Ægyptii Ptha, Græci Vulcanum « vocant ».

Son image, conforme à cette description, n'est pas rare dans les temples de la Haute-Égypte (pl. III, A, n^o 4), et les hiéroglyphes par lesquels il est représenté sont le poulet tourné vers une plume d'autruche (pl. III, A, n^o 1), ou la plume seulement, soit avec une figure accroupie (pl. III, A, n^o 2), soit avec le pavillon, signes exprimant *Dieu* (pl. III, A, n^o 3). A leur suite viennent presque constamment l'oie et le globe, ou l'oie avec le globe et le serpent, qui signifient : *fils du Soleil*.

Ce dieu, dont le nom phonétique est incertain, ne fait qu'un avec l'Agathodæmon, qui, sous la forme du serpent sacré (pl. III, A, 7, 8), orne les corniches des temples, s'élève en avant du diadème des dieux et des souverains, couvre en partie leur habillement, tient une place apparente dans leurs niches, et se trouve enfin attaché à chacune des choses qu'on voulait recommander à la protection du *bon génie* (*). Il entre également sous cette image dans la célèbre union du

(*) Ce fait est cité par Horapollon. (Salt).

globe, des ailes (¹) et du serpent, qui sont placés à l'entrée de tous les temples d'Égypte. Le premier signe est l'emblème de Phré, le second des déesses Neith et Maut ou Bouto, et le dernier de Cneph; leur combinaison peut, en conséquence, signifier : *le Soleil couvert par les deux firmaments (²) et enveloppé par le bon génie de l'univers (³)*.

Neith (pl. III, B), dont je parlerai en second lieu, et qui paraît en quelque manière être unie à Cneph, est une des grandes divinités représentant le firmament. Son nom phonétique s'écrit de deux manières différentes,

(¹) Ailes de Vautour.

(²) Pour l'expression *deux firmaments*, je m'en réfère au mode graphique de décrire les cieux, pratiqué par les Égyptiens. Les deux figures allongées sont sculptées l'une au-dessus de l'autre, dans une composition fort intéressante, sur le plafond du grand portique à Philæ. La plus basse, ou celle qui entoure le plus immédiatement le globe, représente, je crois, *Maut* ou *la Mère*, et la plus élevée, *Neith*; ce qui pourrait s'accorder avec l'assertion d'Horapollon « *quoniam videtur apud Ægyptios Minerva quidem superius cœli hemisphærium occupasse, Juno vero inferius* ». La dernière est évidemment *Maut* ou *Bouto*. (Salt).

(³) Le véritable nom phonétique de Cneph est ordinairement exprimé par un vase, *N*, et un bélier *V*, *F*; ou par un vase, une caille, *Ou*, et un bélier, ou enfin par un vase, une caille et une chouette, *M*; de sorte qu'il peut se lire *Neu* ou *Nef*, *Nouf* ou *Noub* et *Noum*. Les hiéroglyphes donnés par l'auteur appartiennent à l'Hercule égyptien *Sou* ou *Sôou*. Il en est de

avec la ligne brisée, N, deux plumes E, E, et la moitié supérieure d'un cercle, T (pl. III, 10, B), ou avec un vase, N, et la partie supérieure du cercle, T, ou Θ (pl. III, B, 9, 11, 13). Ces signes sont généralement suivis d'un hiéroglyphe, qui, signifiant le ciel, se trouve souvent rempli d'étoiles (pl. III, B, 17), et se transforme quelquefois en une des figures allongées dont les représentations Zodiacales offrent l'image. Les emblèmes hiéroglyphiques du firmament forment aussi une sorte de dais au-dessus de chaque scène principale sculptée sur les monuments égyptiens. Neith est encore représentée par une figure humaine à tête de lion (pl. III, 14, 15) : elle est alors la compagne de Cneph; et l'oie, le globe et une distinction féminine, groupe ayant la signification de *filles du Soleil*, sont ordinairement annexés à son nom phonétique (pl. III, B, 12). Sur une caisse de momie en ma possession, cette divinité, sous la forme d'une figure allongée, est supportée par Cneph, qui se tient debout sur une autre grande figure couchée; cette dernière désigne probablement l'Égypte ou le globe terrestre (pl. III, B, 16). (1).

même des figures qui portent une plume arrondie sur la tête. Quant aux n^{os} 7 et 8, ils peuvent désigner Cneph, considéré comme le *bon génie* (Ἀγαθοδαίμων).

(1) La légende ordinaire de Neith (emblème du principe générateur femelle de la nature) se compose du segment de Sphère, T, article féminin de la langue égyptienne, et du vautour, symbole de

Je classerai au troisième rang des plus anciennes divinités Phtas ou Phtah, Phta (pl. III, C). Son nom phonétique se compose d'un carré, Φ , du segment de cercle, T, et d'une espèce de cordon tressé, A⁽¹⁾. Le D^r Young a traduit ces caractères (pl. III, C, 18) par le mot *chéri*; mais je suis entièrement persuadé qu'ils représentent plutôt Phta, et que le signe hiéroglyphique, la houe, qu'il donne pour le nom de ce dieu, veut dire MI, ou *aimé, chéri*, comme il l'a assuré lui-même en parlant d'un des rois Ramessès-mi-Amon (*). Plusieurs remarques confirment d'ailleurs cette assertion. On trouve souvent la houe changée en une espèce de civière, bien connue pour avoir le son de la lettre M; très-souvent aussi elle est suivie par les deux plumes avec lesquelles

la maternité, et première lettre du mot *Mout*, mère. Cette légende se lit *Tmout*, la mère. Les groupes phonétiques de la colonne B (du moins les n^{os} 9 et 13) sont autant de variantes du nom de *Netpé, Netphé* (la Rhéa égyptienne). On doit reconnaître dans les figures léontocéphales 14 et 15, la déesse *Tafné, Tafnet*, sœur et compagne de l'Hercule égyptien. Les trois personnages du n^o 16 représentent *Sóou* (la force divine) soutenant *Tpé* (le ciel) au-dessus de *Netphé* (la terre, le globe).

(1) Ce caractère, dans le groupe représentant le firmament, est remplacé par une petite figure accroupie et par la chaise, qui constitue une partie du nom d'Isis. (Salt). (*)

(*) Le cordon tressé, dernier élément du nom du Vulcain égyptien, n'est pas un A, mais un H (*hori*). On doit lire en conséquence Phtah au lieu de Phta.

(2) Appendix à l'Encyclopédie, article Égypte. (Salt).

elle forme exactement le son MI; enfin elle se montre jointe aux noms de différentes divinités autres que Phtah, et ne peut exprimer que *chéri*. Une autre circonstance remarquable en faveur de mon application de ces caractères (le carré, le demi-cercle et le cordon tressé), c'est que sur la belle tablette de granit placée au-dessous du sphinx, ils sont renfermés dans un carré (pl. III, C, 26) comme le sont quelquefois les noms des dieux et spécialement les noms des rois déifiés. Phtah, selon Horapollon, a pour emblème un scarabée, et j'ai remarqué dans les temples une divinité à figure humaine, ayant sur la tête un scarabée quelquefois renfermé dans le globe entouré du serpent (pl. III, C, 24). La grande divinité de Memphis, représentée sous la forme d'un pygmée (1), porte aussi un scarabée sur la tête, et, bien certainement, est l'image de Phtah, (pl. III, C, 25) comme le prouve ce passage d'Hérodote, relatif à la dérision avec laquelle Cambyse regarda la statue de ce dieu : « car cette statue de Vulcain est fort « semblable à ces dieux que les Phéniciens appellent « Πάταιχοι, qu'ils portaient en avant de leurs trirèmes, et « que je puis seulement décrire comme des pygmées à « formes humaines à ceux qui ne les ont pas vus. » Dans un temple, à Philæ, une divinité avec deux bras sur

(1) Les figures de ce pygmée sont très-communes en porcelaine, et se trouvent particulièrement dans le voisinage de Memphis. (Salt)

la tête a devant elle le nom phonétique de Phtah (pl. III, C, 25), sans aucun autre hiéroglyphe.

Vient ensuite Amon (pl. III, D), communément représenté par une figure d'homme, de couleur noire, avec une tête de bélier, surmontée du globe et du serpent. Ses hiéroglyphes sont un poulet ou un bélier, tourné vers un vase (pl. III, D, 34). Il est aussi désigné par une petite figure accroupie à tête de bélier. Mais le Jupiter thébain ou Ammon revêt les formes d'une figure humaine parfaite; sa couleur est noire; il porte une coiffure particulière, composée d'un globe et de deux longues plumes. Son nom phonétique est écrit avec une plume, A (pl. III, D, 38, 39), une sorte de couronne, M (¹), et la ligne brisée, N (pl. III, D, 30); ou bien avec l'œil, la civière et la ligne brisée (pl. III, D, 31). Il est suivi très-fréquemment du globe et d'un petit carré long, et alors il se lit sans aucun doute Amon-Phré. Sans cesse il revient dans tous les monuments diospolitains et forme une partie des noms de presque tous les rois de cette dynastie: cette figure est commune en bronze.

Bien que je place ici le dieu Phré (pl. III, E) ou Ph'ré, *le Soleil*, j'ai plusieurs raisons de penser qu'il occupait le second rang, au moins, dans cet ordre le plus élevé de divinités égyptiennes. Il est généralement

(¹) Cette couronne est quelquefois gravée, peut-être par négligence, sans pointes. (Salt).

désigné par un globe (pl. III, E, 42) entouré d'un serpent (pl. III, E, 41), et ses hiéroglyphes se composent du même emblème et d'un petit carré long vertical (pl. III, E, 40), signes qui doivent peut-être exprimer *Phré*, phonétiquement. Ses attributs semblent enveloppés dans le plus profond mystère, et il est douteux qu'on lui ait jamais donné la forme de quelque figure terrestre, à moins que ce ne fût celle du faucon (pl. III, E, 45) (pris aussi pour emblème des divinités inférieures); car nous observerons que dans les cartouches des plus anciens rois, le globe est ordinairement changé en une petite figure accroupie à tête de faucon (pl. III, E, 43), surmontée du globe joint au serpent.

Athôr (pl. III, F) a la forme d'une femme avec une coiffure (pl. III, F, 48) particulière, composée d'un globe qu'embrassent deux cornes minces et que surmontent deux longues plumes. Elle est aussi la mystérieuse déesse, qui, représentée par l'image sacrée d'une vache (pl. III, F, 50), se trouve à la fin de la plupart des papyrus et dans le plus secret sanctuaire des tombeaux. Un faucon renfermé dans un carré avec un petit carré à l'un des angles (pl. III, F, 47) la désigne hiéroglyphiquement. Son nom phonétique, qui est très-commun, se compose d'une plume, A, du demi-cercle,  \ominus , et de deux lignes convexes réunies à leurs extrémités, P, (pl. III, F, 46) avec deux petites lignes verticales sous ce dernier hiéroglyphe, pour donner une double force à la lettre P. Une fois je l'ai trouvé ex-

primé par la plume, A, deux lignes horizontales (peut-être Δ , Θ) et les deux lignes convexes, P (pl. III, F, 52). Il est à observer que l'œil sacré, si fréquemment rencontré sur les amulettes, accompagné de l'appendice que le D^r Young a pris mal-à-propos pour une larme et une plante, est l'œil avec lequel Athór, quand elle prend la forme d'une vache, est invariablement représentée.

La septième place appartient à Bouto ou Maut (pl. III, G). Cette déesse, symbole du ciel, est désignée comme Neith par une figure de femme très-allongée, qui devient quelquefois sa caractéristique hiéroglyphique (pl. III, G, 55). Une ligne verticale surmontée d'une sorte de M, et le demi-cercle (pl. III, G, 54) suivi d'un œuf, composent son nom phonétique. Elle prend aussi la forme d'une figure humaine à tête de lion, et comme *Mère*, un de ses titres, elle a pour emblème un vautour (pl. III, G, 56). Le même oiseau toutefois entre encore dans les attributs de plusieurs autres déesses d'un rang inférieur, ainsi que l'affirme Horapollon (1); ses ailes déployées s'étendent

(1) Ayant aussi souvent cité cet auteur, je dois avertir que, si je suis convaincu par de nombreuses raisons que le premier livre et la première partie du second sont écrits par une personne très au courant des hiéroglyphes égyptiens, je ne suis pas moins persuadé que le reste est une méprisable interpolation, excepté peut-être les trois ou quatre derniers hiéroglyphes, qui semblent avoir fait

comme ornement au-dessus de ces divinités et des reines, et sa tête s'avance sur leur front, comme en d'autres cas, celle de l'Agathodæmon ou Uræus (*).

La huitième et dernière des grandes divinités est Mendès (pl. III, H), ou le pouvoir générateur de la nature. Il est représenté par une figure humaine avec une tête de chèvre placée en avant du front (pl. III, H, 58); et sa désignation hiéroglyphique se compose du carré, d'un petit carré long et d'un poulet tourné vers eux (pl. III, H, 57). Je ne parlerai pas ici des autres formes sous lesquelles il se montre dans sa capacité génératrice. Son nom phonétique m'est encore inconnu (*).

Je vais à présent jeter un coup d'œil sur les divinités inférieures, et j'indiquerai leurs noms phonétiques aussi bien que leurs symboles hiéroglyphiques; ces derniers

partie de l'ouvrage original et avoir été placés à la fin pour mieux tromper le lecteur. (Salt).

(1) L'image de Bouto (la nourrice des dieux) est ordinairement accompagnée du titre de *grande* ou *puissante mère*, et d'un hiéroglyphe qui semble composé de deux arcs réunis par un lien, et tournant en dedans leur convexité. Il n'est donc pas certain que la figure 55 soit la représentation de cette déesse. Le n° 56 doit désigner Neith génératrice (Minerve).

(2) L'auteur prend ici la figure de Raophô (le Mars égyptien) pour celle de Mendès. Ce dernier, qui n'est autre qu'Amon générateur, a pour emblème hiéroglyphique les deux sceptres affrontés, une espèce d'enseigne et un épervier.

sont en général ceux qu'a donnés le D^r Young ⁽¹⁾, et qui depuis ont été confirmés par mes propres observations.

Hermès (pl. III, I). — Son nom phonétique est écrit avec un arc supérieur de cercle au centre duquelse trouve un autre arc plus petit et tourné en sens contraire, E, P, trois branches de dattier, M, et le caractère ressemblant à l'anse d'un pot, Σ (pl. III, I, 59). J'ai trouvé ce nom à Éléthya, où différentes figures portent la dénomination d'*écrivain*, de *prêtre d'Hermès*, de même qu'il y en a qui sont désignées sous le nom d'*écrivain*, de *prêtre d'Amon* et autres divinités. L'Hermès céleste, auquel je pense que ces dénominations s'appliquent, est représenté comme une figure de momie avec la tête humaine, renfermant les noms des quatre dieux sauveurs ⁽²⁾.

Taut ou Thoth (pl. III, K), se montre sous la figure d'un homme à tête d'Ibis (pl. III, K, 63), et, en hiéroglyphes purs, est désigné par le même oiseau debout sur une espèce de perche (pl. III, K, 62). A côté de ce symbole, on trouve ordinairement le nom phonétique du dieu, composé de deux lignes horizontales parallèles T, T ou Θ, Θ (pl. III, K, 60), ou bien d'un demi-cercle, T,

(1) Les désignations d'Amon et de Phré proviennent de la même source. (Salt).

(2) Le premier des trois hiéroglyphes de ce nom n'exprime pas les lettres e, r, mais il est le signe de l'idée lune (Ioh, Ooh, Aah) et par conséquent, au lieu d'*Hermès*, on doit lire *Aahmos* (Aamosis), nom d'un roi ou d'un simple particulier.

avec deux traits au-dessous, pour avertir qu'on doit doubler la lettre, (pl. III K, 61).

Osiris (pl. III, L). — Ses figures et emblèmes sont bien connus. Il est désigné par un œil et une chaise, comme Isis l'est par la chaise, un demi-cercle et un œuf (pl. III, M), et la déesse qu'on suppose être Nephthé, par une espèce de coupe, ayant la partie convexe en bas, et reposant sur un piédestal carré, le tout accompagné des deux derniers caractères du nom d'Isis. On voit à Philæ la figure d'une déesse portant un diadème de plumes (1); d'après les caractères phonétiques qui l'accompagnent, on pourrait la prendre pour Nephthé : ils sont composés d'un bras, A, de la ligne brisée, N, du carré, Φ, du demi-cercle, Θ, et d'une figure accroupie, E, lesquelles se lisent : ANEΦΘE (pl. III, N) (2). Horus est désigné par un épervier ou par la figure d'un enfant montrant ses lèvres de la main (pl. III, O) (3). Les images de ces

(1) Dans une inscription grecque votive, copiée par M. Bankes dans le temple voisin d'Esné, la déesse Nephthé semble être désignée sous le nom de Ἀθηνα. (Bankes).

(2) Ce nom doit être celui de la déesse Anouk (la Vesta égyptienne), mais un signe a été mal copié; à la place du carré, ϕ, il faudrait un quart de cercle, k.

(3) Horus et Harpocrate ne font qu'un. Pline, dans son chapitre concernant les usages auxquels l'or est employé, nous dit: *jam vero etiam Harpocratem statuasque Ægyptiorum numinum in digitis viri quoque portare incipiunt*. Quelques-unes des petites figures d'or dont il est ici question ont été trouvées. M. Bankes en possède une dans sa collection. (Bankes).

divinités sont si communes, qu'il serait superflu de s'en occuper davantage.

Anubis (pl. III, P), dieu à tête de renard (communément pris à tort pour celle d'un chien), est désigné en hiéroglyphes par la figure du même animal. Une plume, A, la ligne brisée, N, et un carré, Φ, expriment fréquemment son nom phonétique; et en deux endroits d'une caisse de momie qui m'appartient, il est appelé *fils d'Isis* (pl. III, P, 73, 74). Cette circonstance me surprit; car Anubis avait Nephté pour mère; mais la difficulté disparut quand en lisant Plutarque j'appris que, selon le très-accommodant système des Égyptiens, ce dieu était aussi considéré comme fils d'Isis.

Le nom de Seth ou Sothis (pl. III, Q) est fréquent; mais en général il accompagne celui d'Isis, si bien que je ne saurais dire sous quelle image hiéroglyphique cette divinité était représentée. Ses hiéroglyphes phonétiques se composent d'une étoile, Σ, du demi-cercle, Θ, et d'un œuf, Ξ; ou bien du caractère semblable à l'anse d'un pot, Σ, du demi-cercle et de l'œuf; ou encore d'une étoile, du demi-cercle et d'un serpent.

Sérapi (pl. III, R). — Ce nom intéressant, qui accompagne une espèce de roue hydraulique, fut trouvé à Edfou. Il est écrit avec une étoile, Σ, une figure accroupie, A, les deux lignes convexes assemblées à leurs extrémités, P, un carré, Π, et un bras, I.

La Divinité ou le Génie du Nil (pl. III, S, 82), dont je

ne connais pas le nom égyptien, est généralement représentée par une figure hermaphrodite d'une couleur foncée, portant sur la tête un bouquet de lotus et versant l'eau d'un vase. Son emblème hiéroglyphique se compose de trois vases (¹) de même forme que celui-ci. La figure accroupie que je donne de cette divinité (pl. III, S, 81) a été copiée à Philæ, d'après un morceau de sculpture très-curieux. Elle est entourée d'un serpent, que des rochers de granit environnent en dessous et en arrière. Le Nil semble avoir été adoré seulement à Hajjar-Silsili, où, sous la figure ci-dessus mentionnée, il reçoit l'offrande d'un roi. Il y a aussi, sur le rocher adjacent, une courte inscription votive en grec, adressée à la même divinité.

La dernière figure dont je m'occuperai est celle de l'Esculape égyptien (pl. III, T). Je la découvris le premier sur la façade d'un petit temple que je fis déblayer lors de mon dernier voyage à Thèbes, et elle fut clairement reconnue pour correspondre avec l'Esculape mentionné dans une inscription grecque gravée sur la corniche du même fronton. Cette inscription est ainsi conçue : Βασιλεὺς Πτολεμαῖος καὶ Βασίλισσα Κλέοπατρα θεοὶ ἐπιφανεῖς καὶ Πτόλεμαῖος ὁ υἱὸς Ἀσκληπιῶν. La figure est partout accompagnée d'une plume (quelquefois de deux), d'une ligne verticale avec une sorte de *mu* grec en haut

(¹) Cet hiéroglyphe est donné correctement par Horapollon, (Salt).

(pl. III, T, 83), d'un rouleau de papyrus et du demi-cercle accompagné du carré; caractères que je notai dans ce temps comme désignant ses noms, et que je retrouvai ensuite dans le même ordre sur divers temples où la même figure est sculptée. Ces signes forment phonétiquement le nom de $\text{IMOY}\Theta\Phi$ (le dernier caractère est peut-être une terminaison explétive dans $\text{AMENO}\Theta\Phi$ et $\text{\Sigma ABAKO}\Theta\Phi$), que je trouve avoir été le nom égyptien d'Esculape, ainsi que le confirme cette inscription d'un papyrus égyptien dont je suis possesseur: $\text{\AA}\tau\kappa\lambda\eta\pi\iota\omicron\upsilon\ \acute{\omicron}\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\nu\ \text{\I}\mu\omicron\upsilon\theta\omicron\upsilon\ \upsilon\iota\delta\varsigma\ \text{\H}\varphi\alpha\iota\tau\tau\omicron\upsilon\$. Il est intéressant d'observer que le même dieu est appelé *fils chéri de Phtah* dans les hiéroglyphes qui accompagnent l'inscription grecque du petit temple. L'inscription hiéroglyphique correspond d'ailleurs au texte grec, puisqu'elle renferme deux cartouches contenant les noms de Ptolémée et de Cléopâtre, dédicateurs du temple d'Imouth.

Au moyen des figures et des désignations hiéroglyphiques des différentes divinités ci-dessus indiquées, je suis parvenu à déchiffrer les noms suivants des anciens rois ou Pharaons d'Égypte, que j'offre à l'examen de mon collaborateur. J'en ai formé une sorte de table chronologique renfermant les noms de ces princes, d'après la liste de Manéthon, et indiquant en lettres grecques, vis-à-vis chacun, la manière dont il est exprimé en hiéroglyphes phonétiques.

NOMS DE ROIS.	CARACTÈRES PHONÉTIQUES PAR LESQUELS ILS SONT EXPRIMÉS.
~~~~~	~~~~~
Ramésès-Thoutmosis..	PEMEΣEEΣ ΘΟΘΜΟΣΙΣ (pl. IV, 1, 2, 3, 4, 5) (¹).
Misartès . . . . .	ΜΙΣΑΡΤΕΣΝ (pl. IV, 6) (²).
Aménummée . . . . .	ΑΜΥΝΜ'ΑΝΥΜΕ (pl. IV, 7, 38) (³).
Ramésès-mi-Amon . . .	ΑΜΥΝ, ΜΙ, ΠΕΜΕΣΕΣ⁴ (pl. IV, 8, 9, 10, 29 c, 28 a, b, 29 a, 34) (⁴).

(¹) M. Salt semble considérer ces cinq légendes comme celles du même prince. Cela ne saurait être, puisque trois d'entr'elles qui sont complètes renferment des cartouches prénoms différents. En consultant la table d'Abydos, on trouve que ces légendes appartiennent, le n° 2 à Thoutmosis IV, le n° 3 à Thoutmosis II, le n° 5 à Thoutmosis III, rois de la 18^e dynastie.

(²) Il faut lire *Osortasen*; ce nom paraît être celui de l'Osorthos de la 23^e dynastie.

(³) Légende du Pharaon Horus, 9^e roi de la 18^e dynastie. M. Champollion la lit ainsi : *Le Soleil, directeur des mondes, approuvé par Phré, chéri d'Ammon, Hôr-Nem-Néb* (Horus avec le Seigneur). Dans cette circonstance, l'épervier, qui fait partie de ce nom, exprime symboliquement Hôr ou Horus.

(⁴) Les légendes n° 8, 10, 28 a, 28 b et 34 se rapportent à Ramsès-le-grand (Sésostris); et celles des n° 9 et 29 c, au Pharaon Ramsès-Meiamoun, aïeul du précédent.

Le même (quand il se trouve dans le premier cartouche avant le nom Aménôth).	} PEMEΞEE MI AMYN (pl. IV, 13a) (1).
Aménôth . . . . .	
	AMYNOΘΦ (pl. IV, 11, 12, 25) (2).
Ochyra . . . . .	OKIPE (IV, 17, 18) (3).
Aménommée . . . . .	AMYNM'NAMEE (pl. IV, 19, 20) (4).
Osorchon . . . . .	AMYNM'ΟΣΟΡΚΟΝ (pl. IV, 21).
Sabacho . . . . .	ΣΑΒΑΚΟΘΦ (IV, 24) (5)

(1) Au lieu des noms de Ramésès-mi-Amon et d'Aménôth, que l'auteur trouve dans les deux cartouches du n° 13, on doit reconnaître les titres et le nom de Mandouéi I^{er} (*Soleil bienfaisant des mondes, ami d'Ammon, serviteur de Phtah*).

(2) Aménophis 1^{er}. (n° 25). — Aménophis II (n° 11 et 12).

(3) Légende d'Akor, Achoris, roi de la 29^e dynastie.

(4) Légende d'un roi Mandouéi. M. Champollion pense que le Pharaon est le Mandouéi II de la 18^e dynastie, bien que le prénom de celui-ci, inscrit sur la table d'Abydos (colonnes 2-17), ne soit pas tout-à-fait identique avec les cartouches pré noms donnés par M. Salt.

(5) On pourrait peut-être introduire ici un autre roi éthiopien cité dans l'Écriture, dont le nom fut trouvé près du mont Sinaï, et qui, comme Sabaco, a été pris à tort pour un arabe; la force de son armée, la mention de ses alliés les Lubims, la route qu'il suivit en venant du rivage de la mer rouge, mer long-temps soumise aux Éthiopiens de Méroé, tout tend à confirmer qu'il était d'Éthiopie.

Tirhaka .....	TIPAKA (pl. IV. 26, 27, 28, 29).
Anuméré .....	PENYMEPE (pl. IV, 27 a) (*).
Nécho, (découvert par M. Anastasy).	} NEXO (pl. IV, 29 b).
Psammitichus .....	
Amasis .....	PEMEΣEEΣ (pl. IV, 32, 33) (*).
Alek-Amon .....	AAEK, AMYN (pl. IV, 35).

Ce dernier doit probablement être une contraction du nom d'Alexandre. J'ai trouvé les noms de quelques autres souverains que je ne puis découvrir dans aucun auteur. Quatre d'entre eux peuvent être lus : Amon-Méerut (pl. IV, 39) (*) — Amon-Athurte (pl. IV,

Ce roi est Zérah, dont le nom est exprimé ΣΣΕΡΑ en caractères phonétiques, le double sigma étant apparemment employé pour un zéta. (Salt).

(1) Le cartouche de droite approche beaucoup du prénom du 4^e roi de la 17^e dynastie (Table d'Abydos, colonnes 2-5).

(2) Le n° 33 offre la légende de Ramsès I^{er}, roi de la 18^e dynastie, (Table d'Abydos, colonnes 2-16). Le n° 32 appartient à un autre Ramsès de la 19^e dynastie.

(3) Nom du Pharaon Psammus, fils d'Osortasen, portant le titre de chéri d'Ammon. Ce nom est exprimé symboliquement par les parties antérieures d'un lion. (Voyez le Précis du système hiéroglyphique de M. Champollion, pages 199 et 200).

52 SUR LE SYSTÈME DES HIÉROGLYPHES

40) (1) — Rem-mérün (pl. IV, 36) — Réméneith  
( ce cartouche est égaré ).

Il n'est pas sans intérêt de faire connaître ici les noms de plusieurs reines exprimés en caractères phonétiques, et trouvés dans les cartouches simples qui précèdent les images de ces princesses sur les murs des temples.

NOMS DE REINES.                      CARACTÈRES PHONÉTIQUES  
~~~~~ ; 4. PAR LESQUELS ILS SONT EXPRIMÉS.  
~~~~~

Isis-si-Athur.....	ΙΙΙΙΣΣ'ΑΘΥΡ (pl. IV, 47) (2).
Remésé-Athur, (femme d'Aménoth).	} ΠΕΜΕΣΕΣ ΑΘΥΡΡ (pl. IV, 46) (3).
Tasira-Mérün. (voyez le nom de l'avant-dernier roi cité).	
	} ΤΑΣΙΡΑΜΕΡΥΝ (pl. IV, 50) (4).

(1) Même nom que celui indiqué dans la note précédente.

(2) Ce cartouche doit se lire : *La royale épouse Isis, déesse bienfesante* ; il appartient soit à une reine, soit à la déesse, épouse d'Osiris.

(3) Nom de la femme d'Amosis, chef de la 18^e dynastie, *Aahmos-Nané-Atari*.

(4) Nom de la femme de Ramsès-le-Grand, *la servante de Neüh, la bienfesante Ari*.

Tamé.....	TAMEΣIPA(pl. IV, 51) (1).
Tasaate.....	TΑΣΑΑΤΕ (pl. IV, 48) (2).
Tééthothe.....	TEEΘOΘE (pl. IV, 49) (3).
Amon-Mééthe.....	AMYNMEETE (pl. IV, 45) (4).

Retournant aux noms des rois, je remarquerai que l'un des plus intéressants est celui de Ramesès-Thoutmosis, qui, suivant le témoignage des meilleurs chronologistes, fut à peu près contemporain de Moïse. Le beau temple d'Amada, en Nubie; la tablette de granit placée devant le sphinx; le sanctuaire de granit à Karnac; un petit propylon également de granit, construit à Gournou; l'obélisque d'Alexandrie, et autres monuments magnifiques, attestent la splendeur de son règne; et il est curieux d'observer qu'il n'y a dans toute l'Égypte ou la Nubie aucune trace d'édifice ruiné de plus ancienne date.

Les noms importants que je considère comme claire-

(1) Légende funéraire de l'Osirienne, royale épouse, puissante dominatrice du monde, *Taousiré*.

(2) M. Champollion lit ce nom *Taschân*.

(3) Cartouche de la reine *Taia*, femme d'Aménophis II.

(4) Cartouche d'une reine *Amonmai*, le caractère T ne devant pas se lire, attendu qu'il est ici une marque de genre.

ment établis, sont ceux de Ramésès-mi-Amon, ou Amon-mi-Ramésès (1), et d'Amenoph, son fils, appelé à tort Memnon (2) par les Romains. La majeure partie des plus anciens monuments existants furent construits par ces deux souverains, et les tombeaux de Biban-el-Molouk, semblent avoir exclusivement appartenu à leur famille. Les années de leur règne formèrent la plus brillante période de la monarchie égyptienne. Un grand quartier de Thèbes était désigné par le nom d'Amenoph, et ce prince, comme l'attestent plusieurs inscriptions, fut placé au rang des dieux supérieurs : de tels faits démontrent assez combien les Égyptiens estimèrent ses hautes qualités et ses vertus. Remarquons que tous les temples où se trouvent les noms de ces rois, ou bien le nom de Ramésès-Thoutmosis, présentent dans le style soigné, grand et caractéristique de leur architecture, la preuve certaine de

---

(1) Il eut probablement pour aïeux ceux de la famille qui succomba au siège de Troie. Les Romains furent fiers d'assurer qu'un grand roi, qu'un héros tel qu'Amenoph, combattit à côté de leur ancêtre Énée; mais il est certain que cette prétention était sans fondement réel, si quelque foi doit être ajoutée à la date du siège de Troie, qui est d'environ deux cents ans postérieur au règne de ce souverain. (Salt).

(2) J'ai trouvé à Thèbes une inscription exprimant la désignation d'une personne pour Memnon, qu'elle appelle aussi Aménoph, « ὁ θεὸς τῶν θεῶν πρῶτων ». (Salt).

leur antiquité. Les ruines d'Ibsamboul, de Karnac, de Médinet-Abou et du Memnonium, sont de beaux exemples de la perfection à laquelle l'architecture égyptienne était arrivée. Cet art florissait, aussi loin que je puis découvrir, au règne de Psammétique, et doit probablement s'être soutenu dans sa perfection jusqu'à l'époque d'Amosis et de l'invasion destructive des Persans. Parmi les ornements les plus caractéristiques de ces anciens édifices, on distingue les belles scènes de combats (¹) représentées sur leurs murs, dans lesquelles se font remarquer une liberté de main et une hardiesse de dessin qui ne peuvent donner qu'une idée avantageuse du progrès des Égyptiens dans l'art de la sculpture.

En terminant cet essai, je crois pouvoir avancer que les hiéroglyphes phonétiques, ayant été employés dans la période la plus réculée de la monarchie égyptienne,

---

(¹) On n'a encore publié en Europe aucun dessin qui puisse donner une juste idée de leur mérite. Je ne prétends nullement comparer l'art grec avec celui des Égyptiens; mais je suis très-convaincu que la Grèce reçut d'abord les arts de l'Égypte, probablement vers le temps de l'invasion de ce dernier pays par les Perses, lorsque les meilleurs ouvriers s'enfuirent ou furent transportés dans d'autres contrées. L'art égyptien avait précisément le genre de mérite propre à former un bon style chez des hommes aussi bien organisés que les Grecs, et dont le génie, exempt d'entraves, n'était pas forcé de revêtir ses productions de formes conventionnelles inaltérables. (Salt).

on a dû s'en servir pour écrire d'autres noms que ceux des lieux, des rois ou des divinités. Deux articles démonstratifs *pa*, *ta*, l'un masculin, l'autre féminin, les monosyllabes *en* (de) et *mi* (appartenant à, ou chéri de) ont déjà été découverts; et je n'hésite pas à dire qu'avec une connaissance approfondie de la langue Copte (1) et une étude assidue de cette matière, faite en Égypte, on parviendrait en peu de temps à déchiffrer des inscriptions entières. Partout, je pense, on rencontrera les véritables hiéroglyphes et les caractères phonétiques mêlés ensemble, comme dans les cartouches des Ptolémées et des empereurs romains. De là résultera la nécessité d'une double étude, dans laquelle on ne pourra avancer qu'à force de travail et de patience. Quant à moi, le bonheur que j'ai eu de reconnaître sans aucun doute, en caractères phonétiques, les noms de Thoutmosis, d'Aménoth, de Psammétique, de Sabaco et celui de Tirhakah, roi d'Éthiopie, contemporain d'Isaïe le prophète, et mentionné par ce dernier; ce bonheur, dis-je, me dédommage du temps que j'ai employé à ces recherches. Peut-être, d'ailleurs, serviront-elles à convaincre les voyageurs futurs qu'il n'y a rien dans les restes de l'antiquité qui soit indigne de leur attention; car bien qu'au moment où l'on copie des caractères

---

(1) M. Banks assure que la langue des Barabers, parlée en Nubie, est identique avec l'ancien Copte. (Banks).

inconnus et des inscriptions mutilées, il semble qu'on ne doive attendre aucun résultat d'une telle entreprise; on ne sait pas jusqu'à quelles importantes conséquences elle peut conduire.

*POST-SCRIPTUM.*

Alexandrie, le 7 août 1824.

Je crois nécessaire de constater que j'ai presque été sur le point de renoncer à cette publication à la vue du dernier ouvrage de M. Champollion le jeune, où je trouve que ce savant distingué m'a prévenu dans la lecture d'un grand nombre de mes noms de divinités et de rois égyptiens. Je dois constater en outre que le présent essai a été écrit et montré à plusieurs personnes dans le mois de février dernier. Une série d'afflictions domestiques et une maladie grave ont empêché jusqu'à présent sa mise au net et l'achèvement des planches. Dans cet intervalle, je crois à la fin d'avril, quelques livraisons du *Panthéon égyptien* de M. Champollion me furent montrées par M. Lelorrain, auquel j'avais fait connaître l'ensemble de mes recherches; enfin, vers le 3 août, je vis, entre les mains de M. Anastasy, le premier exemplaire arrivé en Égypte du *Précis du système hiéroglyphique de M. Champollion* (Paris 1824), et je puis, en toute sûreté de conscience, affirmer que la vue de ces deux écrits ne m'a pas fait changer un seul mot au mien.

Quoique la publication du dernier ouvrage de M. Champollion soit de 1824, (j'ignore dans quel mois), il est probable que son catalogue des rois a été composé quelque temps auparavant; ainsi, selon toutes les apparences, l'honneur de la priorité de la découverte comme de la publication doit lui appartenir. Il ne peut être toute fois que très-agréable pour lui, comme ce l'a été pour moi, de trouver ses idées ainsi confirmées par la coïncidence remarquable des résultats auxquels deux personnes placées à une aussi grande distance l'une de l'autre, et sans communication entr'elles, sont parvenues sur un sujet aussi compliqué, en suivant des modes différents de déduction; circonstance qui me semble fournir la preuve la plus forte de la solidité de la base sur laquelle reposent nos prémisses: je veux parler de son alphabet phonétique, dont l'exactitude devient par là plus décidément établie; et c'est en grande partie cette considération qui m'a déterminé à persister dans la publication de mon essai.

HENRI SALT.



## EXPLICATION DES PLANCHES.

## PLANCHE I. (1).

1. Nom de Philippe (ΦΙΛΙΠΠΟΣ).—Sanctuaire de granit à Karnac.
2. Nom d'Alexandre (ΑΛΕΚΣΑΝΔΡΟΣ).—Même sanctuaire.
3. Même nom précédé de titres mystiques (cartouche *a*) parmi lesquels on distingue le mot Amon.—Propylon de granit dans l'île d'Éléphantine.

(1) La partie gauche de cette planche présente un alphabet phonétique très-incomplet en comparaison de celui qu'on trouve joint au Précis du Système hiéroglyphique de M. Champollion. Chaque signe est accompagné d'une des trois lettres C, Y, S, selon qu'il a été déterminé, d'après l'opinion de M. Salt, par M. Champollion ou par le D^r Yeung, ou par M. Salt lui-même. Mais l'auteur se trompe en faisant honneur à son savant compatriote de la découverte de plusieurs caractères dont M. Champollion a le premier assigné la valeur exacte. Ce sont les suivants: le 5^e A, en allant de droite à gauche, le 2^e B, le 1^{er} A, les 1^{er}, 4^e, et 10^e M, le 2^e O, le 1^{er} et le 2^e Σ. Quinze des signes notés S avaient déjà été publiés dans l'ouvrage précédemment cité avant l'impression de l'Essai de M. Salt. Parmi les autres on en remarque sept qui sont symboliques et qu'on ne saurait sans erreur employer comme des lettres: le 7^e T, le 5^e N, le 3^e O, le 3^e Φ, le 2^e P, le 8^e et le 9^e Σ. La figure à laquelle l'auteur attribue le son YM est l'image du dieu Anubis. Enfin, le 6^e signe donné pour M n'exprime pas cette lettre, mais bien la voyelle O ou la diphthongue ou. Toute déduction faite, il ne reste que trois caractères nouveaux, le 10^e A, le 9^e K et le 2^e E; mais leur découverte n'en est pas moins très-importante, et elle suffirait seule pour donner beaucoup de prix aux recherches de M. Salt.

4. Même nom précédé d'un cartouche (a) qui paraît renfermer le titre de *chéri d'Amon-Phré*.
5. Nom de Ptolémée. (ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ). — Philæ.
6. Même nom, sculpté sur un sépulcre de pierre.
7. Même nom. — Dendéra.
8. Même nom. — Philæ.
9. Nom de Ptolémée Alexandre, avec les titres *Immortel, Chéri de Phtah*. — Edfou.
10. Nom de Ptolémée, précédé du titre mystique PE Κ'ΑΝΥΦ MI AMYN. — Philæ.
11. Même nom, précédé du titre mystique MI AMYN ΦPE Κ'ΑΝΥΦ. — Karnac.
12. Nom d'Arsinoé (ΑΡΣΙΝΟΕ). — Gau-Kébir.
13. Même nom (ΑΡΣΙ). — Edfou.
14. Même nom (ΑΡΣΙΝΟΕ). — Dakké.
15. Nom de Cléopâtre (ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ). — Dendéra.
16. Même nom. — Ombos.
17. Même nom. — Philæ.
18. Même nom. — Médinet-Abou.
19. Nom de Bérénice (ΒΕΡΕΝΙΚΕ). — Karnac.
20. Même nom. — Dakké.
21. Même nom. — Philæ.
22. Même nom, trouvé avec celui de Ptolémée Alexandre (n° 9). — Edfou.
23. Même nom. — Petit temple d'Esné. — Dans vingt circonstances où j'ai copié ce nom, l'oiseau m'a toujours paru être un faucon ou un aigle, et jamais une oie.
24. Nom de Ptolémée César, trouvé avec le nom de Cléopâtre. — Edfou.
25. Nom de Ptolémée César, chéri de Phtath et d'Isis. — Dendéra (1).

---

(1) Cette légende est celle de Ptolémée Césarion, fils de Cléopâtre et de César.

## PLANCHE II.

1. Le mot Autokrator. — Portique, à Philæ.
2. Autokrator Kaisar. — Petit temple non achevé, élevé par Adrien, près de Médinet-Abou, sculpture très-grossière.
3. Tiberios Kaisar. — Philæ, à l'extérieur d'un temple.
4. Autokrator Tiberios Claudios. — Grand temple de Dendéra.
5. Nerôn Claudios Kaisar Germanikos Autokrator.
6. Autokrator Nerôn, précédé de titres mystiques. — Dendéra, sur le mur latéral d'un temple.
7. Autokrator Nerôn. — Propylon, à Dendéra.
- 8, 9, 10. Nom de Domitien. — Cbélisque de Bénévent, d'après le dessin de Zoëga.
11. Autokrator Kaisar Domitianos Sebastos.
12. Autokrator Kaisar Domitianos. — Petit temple ruiné à Assouan.
13. Autokrator Traianos. — Typhonium de Dendéra.
14. Traianos Adrianos Autokrator Kaisar. — Typhonium de Dendéra.
15. Nom d'Adrien. — Petit temple non achevé, près de Médinet-Abou.
16. Nom d'Antonin. — Premier propylon, à Médinet-Abou. Les hiéroglyphes de cette époque sont grossièrement taillés sur ce propylon.
17. Autokrator Kaisar Antoninos. — Propylon de l'Est, à Dendéra.
18. Autokrator Kaisar Antoninos Sebastos. — Petit propylon au bord de l'eau, à Philæ.
19. Ce nom peut être lu: Marcos Oueros Antoninos Sebastos Autokrator Kaisar. — Philæ, corniche intérieure du petit temple près de l'eau (1).

---

(1) Voyez la note 1 de la page 17.

20. Autokrator Kaisar Adrianos. — Petit temple près d'Esné, sur une colonne où se trouve une inscription grecque.
21. Adrien.
22. Autokrator Commodos. — Anti-Latopolis, corniche d'un petit temple non achevé et d'un mauvais travail. Le cartouche *b* est sculpté au-dessus de la figure d'un enfant.
23. Autokrator Kaisar Oueros. — Même temple que ci-dessus.

## PLANCHE III.

- A. Figures représentant le dieu Cneph et son nom en hiéroglyphes purs (¹).
1. Hiéroglyphes par lesquels Cneph est désigné avec l'addition : *filz du Soleil*.
  2. Variation du même nom, aussi avec la dénomination : *filz du Soleil*.
  3. Autre variation.
  4. Figure du dieu. — Temple de Philæ.
  5. Figure assise du même. — Grand temple de Philæ.
  6. Emblème ordinaire du même.
  7. Son emblème comme Agathodæmon. — Thèbes.
  8. Figure du même, trouvée sur une caisse de momie.
- B. Figures et hiéroglyphes appartenant à la déesse Neith (²).
9. Nom phonétique de Neith avec ses emblèmes hiéroglyphiques.
  10. Autre nom phonétique de la même divinité.
  11. Même nom.
  12. Même nom, avec l'addition : *fille du Soleil*.
  13. Même nom, avec son emblème hiéroglyphique, et au-dessous les caractères du genre féminin.

---

(¹) Voyez la note 3 de la page 36.

(²) Voyez la note 1 de la page 37.

14. Figure de Neith, tirée de Philæ.
15. Figure assise de la même — Philæ.
16. Représentation de Neith (l'hémisphère) supportée par Cneph qui monte sur le globe — Caisse de momie en ma possession.
17. Figure soutenant l'emblème de Neith.
- C. Figures et noms de Phtah.
18. Nom phonétique de Phtah, très-fréquent.
19. Variation du même nom.
20. Autre manière d'arranger ce nom.
21. *Idem.*
22. Figure ayant le nom de Phtah écrit devant elle. — Intérieur d'un temple, à Philæ.
23. Son nom en hiéroglyphes purs.
24. Figure du dieu, à laquelle s'applique le nom précédent. — Intérieur d'un temple, à Philæ.
25. Figure de Phtah adorée à Memphis, fréquemment trouvée en porcelaine.
26. Son nom phonétique, gravé sur la table de granit du sphinx, à Gizeh.
27. Autre manière de représenter son nom.
28. *Chéri de Phtah.* — Éléphantine.
29. *Idem.*
- D. Figures et hiéroglyphes appartenant au Dieu Amon.
30. Son nom phonétique ordinaire.
31. Le même différemment exprimé.
32. Le même, sans les pointes sur la couronne.
33. Son emblème hiéroglyphique.
34. *Idem.*
- 35, 36. *Idem.* Ces trois derniers noms accompagnent toujours la figure du dieu à tête de bélier.
37. Coiffure d'Amon Ph'ré, le principal dieu de Thèbes.
38. Amon Ph'ré, avec son nom phonétique.

} Ceux-ci accompagnent  
 } toujours le n° 38, générale-  
 } ralement avec l'addition  
 } de Ph'ré.

39. Emblème d'Amon avec le titre *Fils du Soleil*.
- E. Emblèmes et figures de Ph'ré.
- 40, 41, 42. Différentes manières de tracer son emblème caractéristique.
- 43, 44. Figure du dieu. — Philæ.
45. Emblème ordinaire du même.
- F. Figures et hiéroglyphes appartenant à Athôr.
46. Nom phonétique de la déesse. — Tablette et cartouche, à Thèbes.
47. Son nom en hiéroglyphes purs.
48. Figure d'Athôr, avec une coiffure particulière, (l'Aphrodite des inscriptions grecques en Égypte). — Philæ.
49. Figure emblématique ordinaire de la déesse.
50. La vache sacrée, emblème d'Athôr. — Dendéra.
51. Figure de la même. — Intérieur d'un petit temple au bord de l'eau, à Philæ, côté de l'Est.
52. Ses Noms phonétique et hiéroglyphique trouvés ensemble.
53. Coiffure d'Athôr.
- G. Emblème de la déesse Bonto ou Maut (*).
54. Nom phonétique de la même. — Philæ.
55. Figure de la même. — Dendéra.
56. Emblème ordinaire de la même.
- H. Figure et nom hiéroglyphique de Mendès (*).
57. Sa désignation hiéroglyphique, suivie de son image emblématique.
58. Image de Mendès qui se trouve sur trois tablettes en ma possession.
- I. Nom phonétique d'Hermès (*).

(*) Voyez la note 1 de la page 43.

(*) Voyez la note 2 de la page 43.

(*) Voyez la note 2, page 44.

- K.** Figure et hiéroglyphes de Thoth.  
 60, 61. Différentes manières dont son nom phonétique est écrit.  
 62. Son nom hiéroglyphique et son nom phonétique trouvés ensemble à Dakké.  
 63. Figure ordinaire de Thoth.  
 L. 64, 65. Noms hiéroglyphiques d'Osiris.  
 M. 66, 67, 68. Noms d'Isis.  
 N. 69, 70. Figure et nom phonétique de Nephté. — Philæ (*).  
 O. 71, 72. Emblèmes d'Horus.  
 P. 73, 74. Nom phonétique d'Anubis (ANYP), nommé en outre *fil*s d'Isis, tiré d'une caisse de momie qui m'appartient.  
 Q. 75, 76, 77, 78, 79, 80. Variantes du nom phonétique de Seth ou Sothis, accompagnant toujours la figure d'Isis.  
 R. Nom phonétique de Sérapé. La figure d'en bas semble être dans l'action de tourner une roue hydraulique.  
 S. Le dieu Nil, 81, tiré de Philæ; 82, tiré de Hajjar-Silsili. Un rang de ces figures est généralement sculpté sur les soubassements de l'intérieur des temples.  
 T. Figure et nom hiéroglyphique ou peut-être phonétique d'Imouth, l'Esculape égyptien, trouvés par moi avec l'inscription grecque suivante sur la façade d'un petit temple que j'ai découvert à Philæ.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ  
 ΘΕΟΙ ΕΠΙΦΑΝΕΣ ΚΑΙ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ Ο ΥΙΟΣ ΑΣΚΑΗΠΙΩΝ.

- a. Hiéroglyphes exprimant : *Horus, fils d'Isis.* — Dakké.  
 b. *Idem* : *Horus, fils d'Isis, fils d'Osiris.*  
 c. d. *Idem* : *fil*s du Soleil.

---

(*) Voyez la note 2 de la page 45.

- e. *Idem* : la fille du Soleil, remplie de sagesse, Cléopâtre. — Kous (1).
- f. *Idem* : fils d'Amon. — Éléphantine (2).
- g. Caractères trouvés sur une petite table monumentale, exprimant : fils d'Onuphi, ou Cneph.
- h. Caractères qui désignent l'année solaire.
- i. *Idem* : l'année sothique.
- k. Hiéroglyphes tirés d'une tablette où le roi Aménôth et la reine Rémésathorr reçoivent des offrandes, comme les dieux.

## PLANCHE IV.

1. Cartouche contenant le nom hiéroglyphique-phonétique de Thoutmosis. — Amada, en Nubie (3).
- 2, 3. Cartouches contenant le nom de Ramésès-Thoutmosis. — Amada.
4. Cartouche de Thoutmos. — Amada.
5. Cartouche de Ramésès-Thoutmos. — Aiguille de Cléopâtre.
6. Le premier cartouche contient un titre mystique, et le second le nom de Misartis'n, tiré de l'obélisque de Mataria. Plin cite un obélisque élevé dans le même lieu par un roi de ce nom (4).
- 7, 38. Cartouches contenant les titres et le nom phonétique d'Amonm'nummée. — Thèbes (5).

---

(1) Les signes que M. Salt traduit par *remplie de sagesse*, signifient dans ce cas, *dame* ou *dominatrice du monde*.

(2) Le bélier accompagné d'un vase n'est pas l'emblème d'Ammon; ces caractères expriment phonétiquement le nom de *Neb* ou *Nev*, le *Kνηρ* des Grecs.

(3) Voyez pour les noms de Thoutmosis, la note 1 de la page 49.

(4) Voyez la note 3 de la page 28.

(5) Voyez la note 3 de la page 49.

8. Titres et nom phonétique d'Amon-mi-Ramésès, ou, comme il est appelé dans le n° 13, Ramésès-mi-Amon. — Karnac, Médinet-Abou, etc.
- 9, 10, 29 c, 28 a, 29 a, 34. Variantes du même nom. — Memnonium, etc (1).
- 11, 12, 25. Titres et nom d'Aménoth'ph. — Statue colossale, à Thèbes (2).
13. Nom phonétique d'Aménoph, précédé de celui de son père Ramésès-mi-Amon, trouvé par M. Burton dans le désert de l'Est (3).
- 14, 15, 16. Titres d'un roi trouvés aux mines de cuivre près du mont Sinaï. On peut regarder le n° 16 comme appartenant à Sésostris, qui, ainsi que nous le savons, fit d'abord la conquête de cette contrée (4).
17. Titre et nom phonétique d'Ochyri. — Eléthya (5).
18. Variante du n° 17. Ce nom a aussi été trouvé sur deux pierres carrées près de Toura, vis-à-vis les pyramides.
19. Titres et nom phonétique d'Amonm'nummée II. — Thèbes (6).
20. Même nom écrit horizontalement. — Thèbes.
21. Titre et nom phonétique d'Amon-mi-Osorchon. — Karnac.
22. Titres et nom du roi Misartis'n. — Benihassan (7).

(1) Voyez la note 4 de page 49.

(2) Voyez la note 2 de la page 50.

(3) Ces deux cartouches forment la légende de Mandouéi I^{er}, roi de la 16^e dynastie. Voyez la note 1 de la page 27.

(4) Le n° 15, de même que le 1^{er} cartouche du n° 14, est le prénom d'un roi de la 17^e dynastie, et le second cartouche du n° 14 appartient à Thoutmosis III, 5^e roi de la 18^e dynastie.

(5) Voyez la note 3 de la page 50.

(6) Voyez la note 4 de la page 50.

(7) Voyez la note 3 de la page 28.

23. Nom d'Ermée-Zérah, roi Éthiopien — Mines voisines du mont Sinai.
24. Nom de Sabaco'thph. — Abydos.
- 26, 27. Titre mystique et nom phonétique de Tiraka, roi Éthiopien, contemporain de Sennachérib, trouvés derrière un petit propylon, à Médinet-Abou.
- 28, 29. Le même nom trouvé à Birkel (Napata?), en Éthiopie.
- 27 a. Titres et nom phonétique de R'Anuméré. — Sur une tablette qui m'appartient (1).
- 30, 31. Titre mystique et nom phonétique de Psamitik. — Karnac, sur une colonne renversée. — Éléthya.
- 29 b. Titre et nom phonétique de Nécho, découverts sur des tablettes qui m'appartiennent, par mon ami, M. Anastasy, consul de Suède à Alexandrie.
- 32, 33. Ramésès, ou peut-être Amasis (2).
35. Titres mystiques et nom phonétique d'Alek-Amon, contraction, peut-être, du nom d'Alexandre. — Debode. — Dakké.
36. Nom d'un roi appelé Ramméron. Il semble avoir quelque rapport avec le nom de reine n° 50.
37. Aménoth (3).
40. Nom d'un roi Amonathurte (4).
39. Nom d'un roi Amonmérun (5).
- 42, 43, 44. Noms de rois inconnus (6).

(1) Voyez la note 1 de la page 51.

(2) Voyez la note 2 de la page 51.

(3) Aménophis.

(4) Voyez la note 1 de la page 52.

(5) Voyez la note 3 de la page 51.

(6) Le n° 42 présente la légende complète de Mandouéi II; le n° 44 se compose de deux cartouches prénoms, dont l'un appartient à Amenofitap, 1^{er} roi de la 18^e dynastie; enfin, dans le n° 43, M. Champollion reconnaît le nom de Nectanébe, roi de la 30^e dynastie.

## REINES.

45. Nom phonétique de la reine Amonméte. — Éléthya (1).
46. La reine Remesès-Athurr. — Temple de Gournou. — Tablettes qui m'appartiennent. Cette reine paraît avoir été la femme d'Aménoth (2).
47. Nom de la reine Isisathor. — Hajjar Silsili (3).
48. Nom d'une reine Tasaate. — Biban-el-Molouk (4).
49. Nom d'une reine Tééthothe, tiré d'un tombeau dans une vallée voisine du petit temple d'Isis, derrière Médinet-Abou (5).
50. Nom d'une reine Tasiramérun. — Petit temple dans l'île d'Éléphantine (6).
51. Nom d'une reine Tamésira. — Hajjar-Silsili (7).

## PLANCHE V.

1. Première ligne d'une inscription découverte sur un mur du temple d'Isis, à Philæ, et au-dessous de laquelle s'en trouve une autre en caractères démotiques (8).
2. Les deux dernières lignes de la même inscription (9).

---

(1) Voyez la note 4 de la page 53.

(2) Voyez la note 3 de la page 52.

(3) Voyez la note 2, page 52.

(4) Voyez la note 2, page 53.

(5) Voyez la note 3, page 53.

(6) Voyez la note 4, page 52.

(7) Voyez la note 1, page 53.

(8) Voyez l'explication, pages 24, 25, 26 et 27.

(9) *Idem.*

- 3, 4. Inscription d'un petit temple du dieu Imouth, découvert par moi, à Philæ, et qui correspond, en quelque sorte, à l'inscription grecque donnée sous la lettre T, planche III (¹).  
 5. Trois différentes colonnes d'hiéroglyphes copiés d'après un sarcophage peint du Muséum Britannique, qui a été apporté de Thèbes par sir Frédéric Henniker, et sur lequel se trouve l'inscription grecque suivante :

ΚΩΤΗΡ ΚΟΡΝΗΑΙΟΥ ΠΟΛΛΙΟΥ ΜΗΤΡΟΣ ΦΙΛΟΥΤΟΣ  
 ΑΡΧΩΝ ΘΗΒΩΝ (²).

---

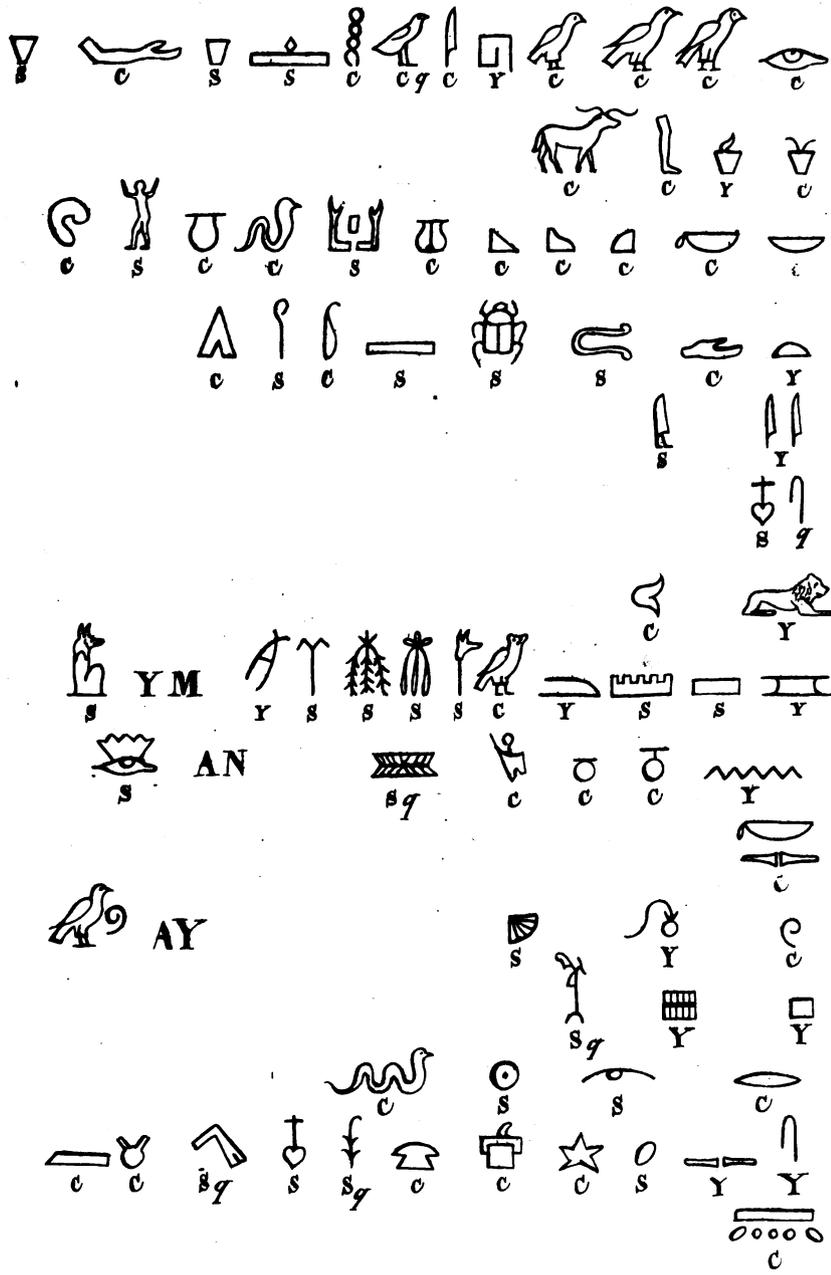
(¹) L'une des deux lignes du n° 3 renferme le nom de Cléopâtre, à la suite duquel on lit *dieux Épiphanes*; et l'on trouve dans l'autre ligne la légende d'un Ptolémée; mais le prénom de ce roi ne se rapporte pas avec celui de Ptolémée-Épiphanes qu'à donné M. Champollion dans son Précis du Système hiéroglyphique.

(²) Voyez la note 1 de la page 19.



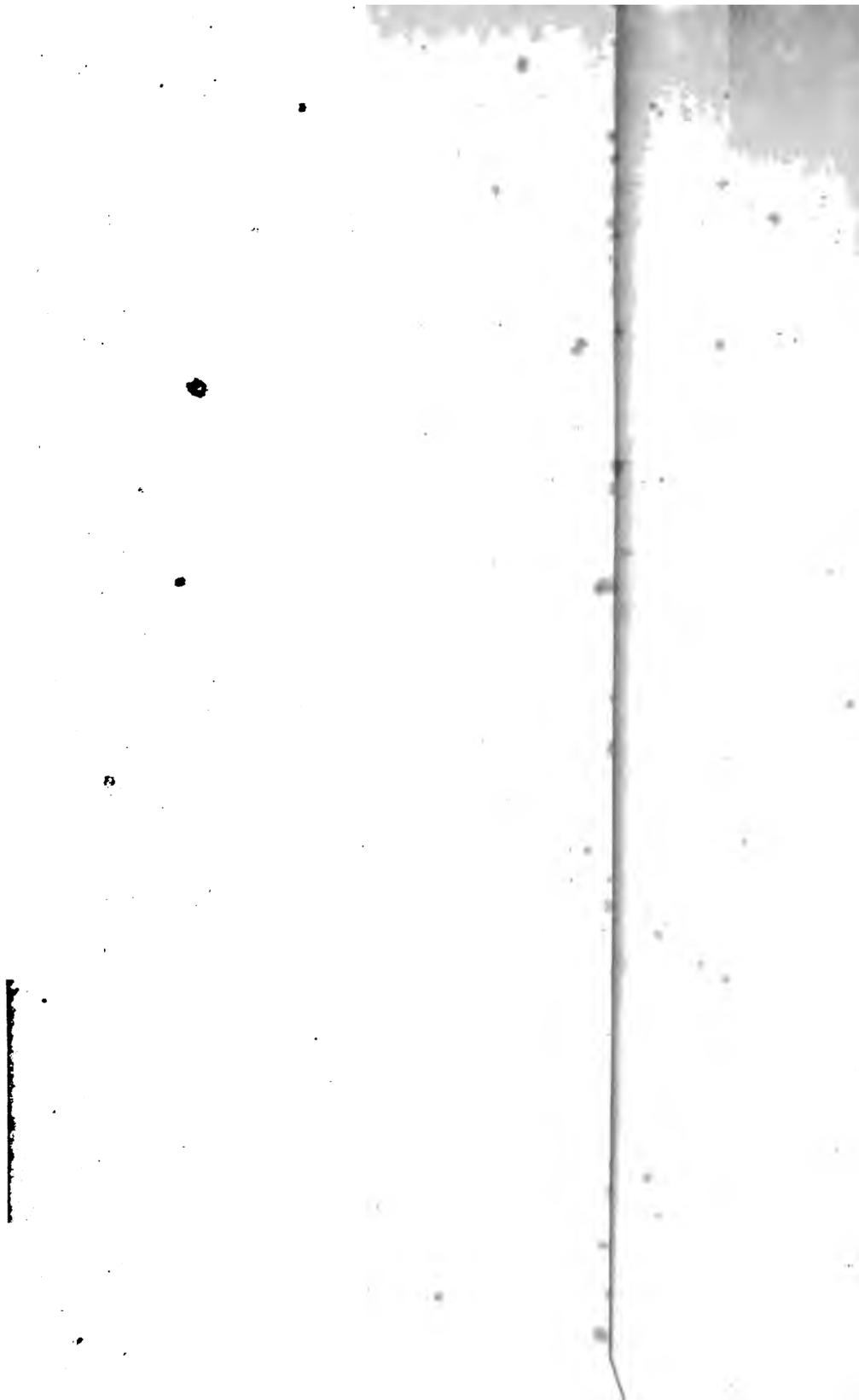
# Alphabet Phonétique

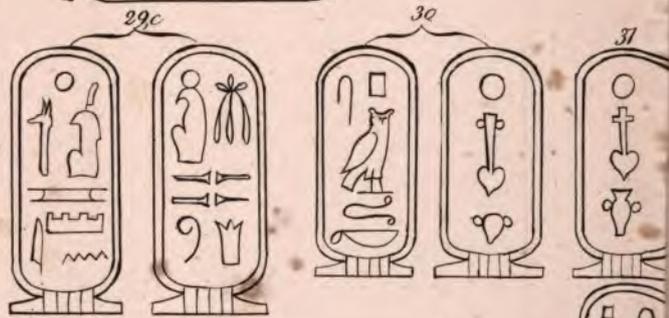
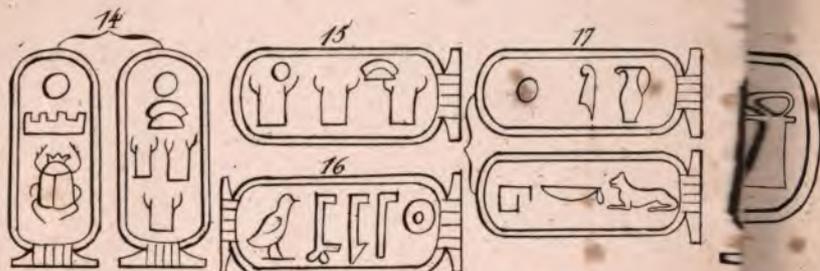
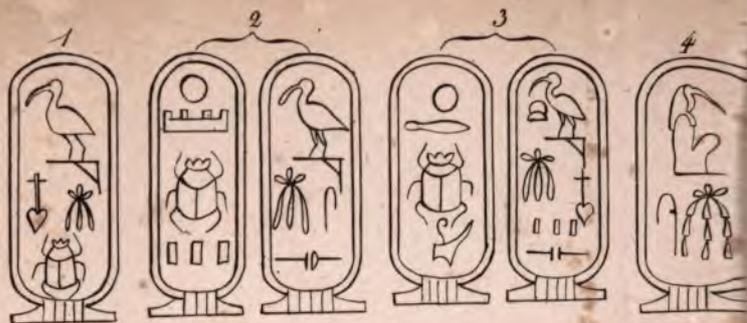
PLI.

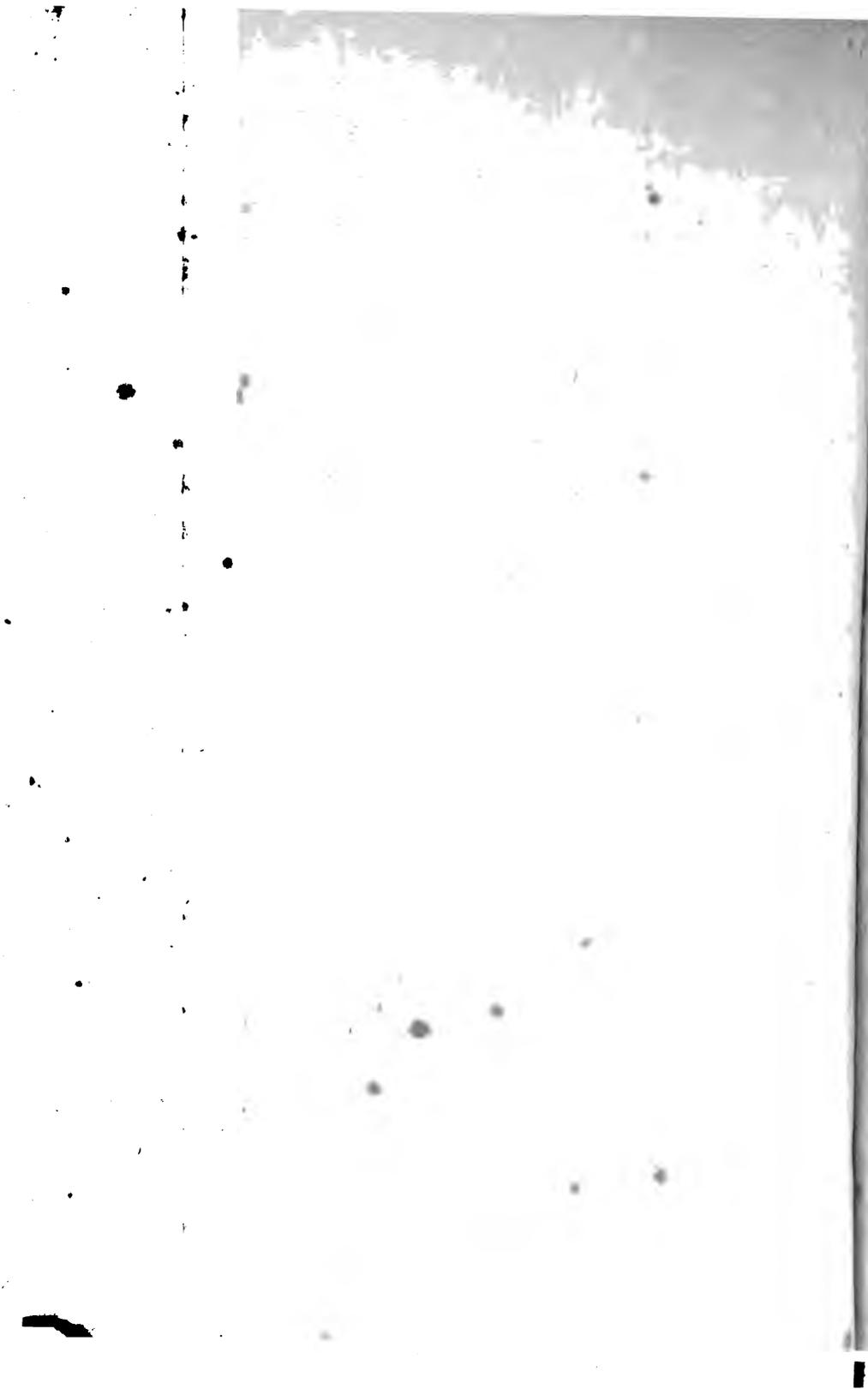


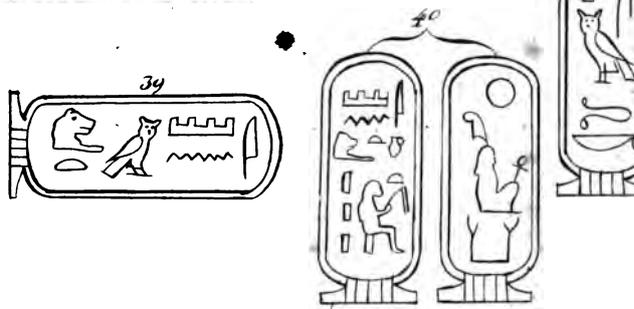
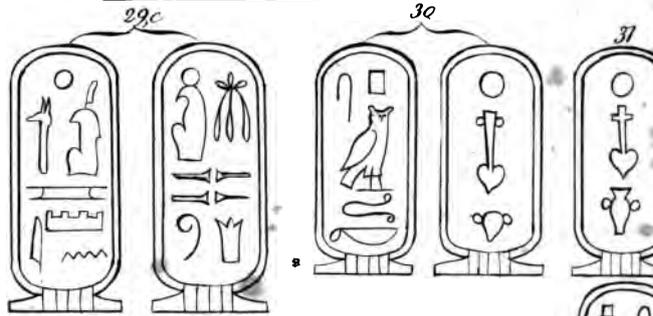
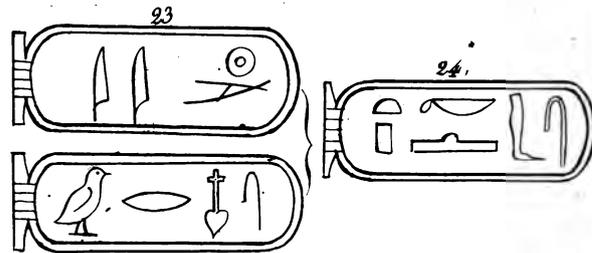
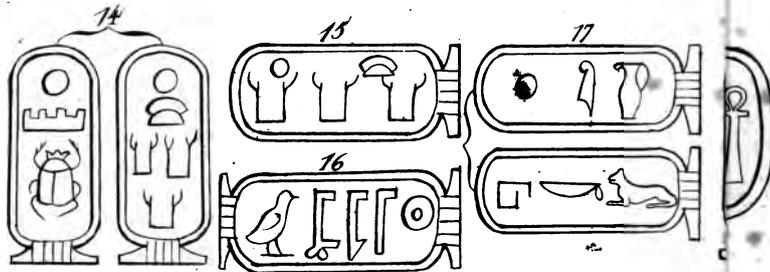
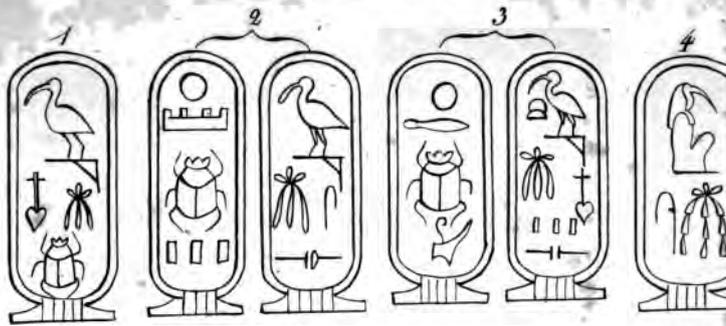
I.D. del.

re a Nancy



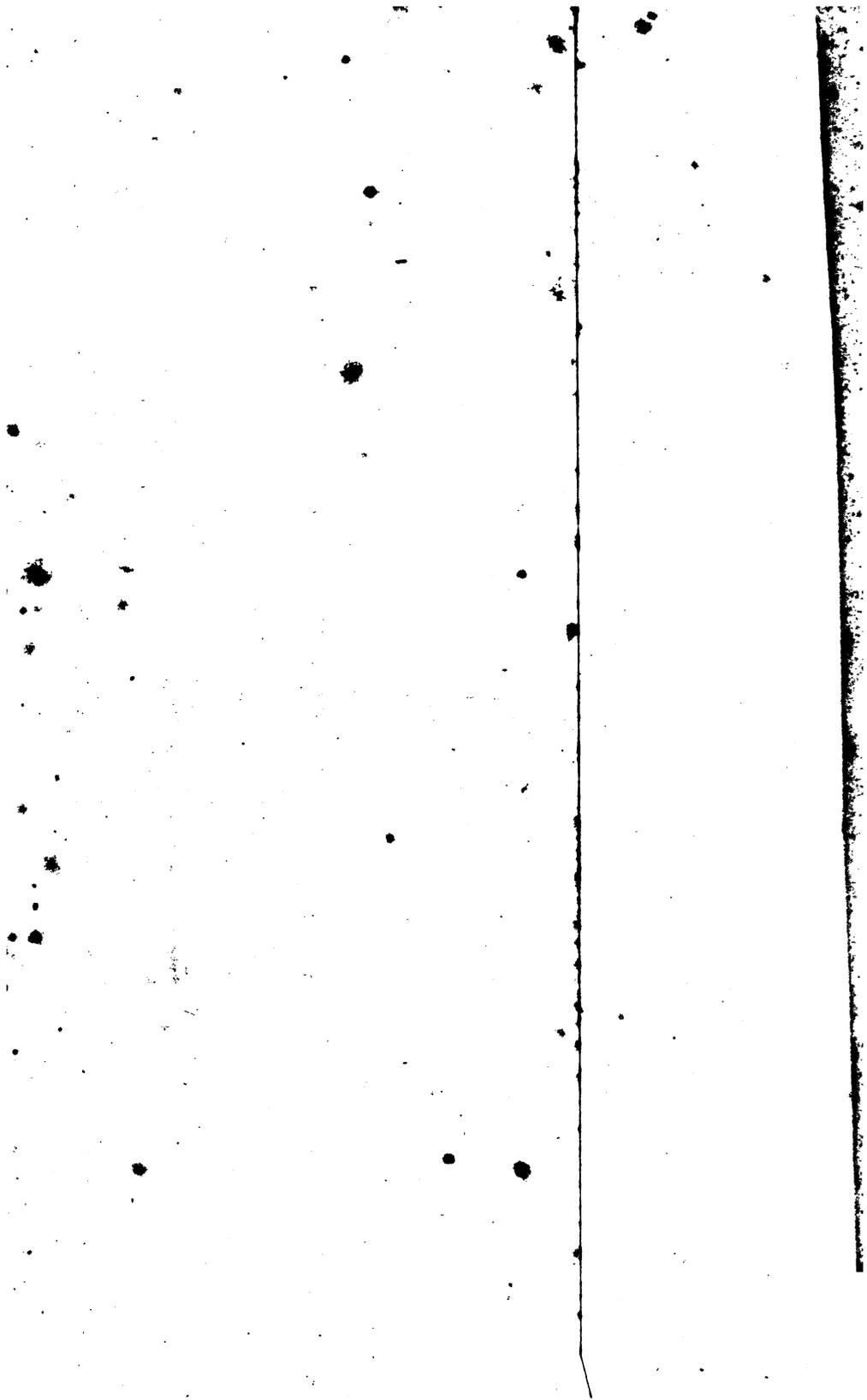


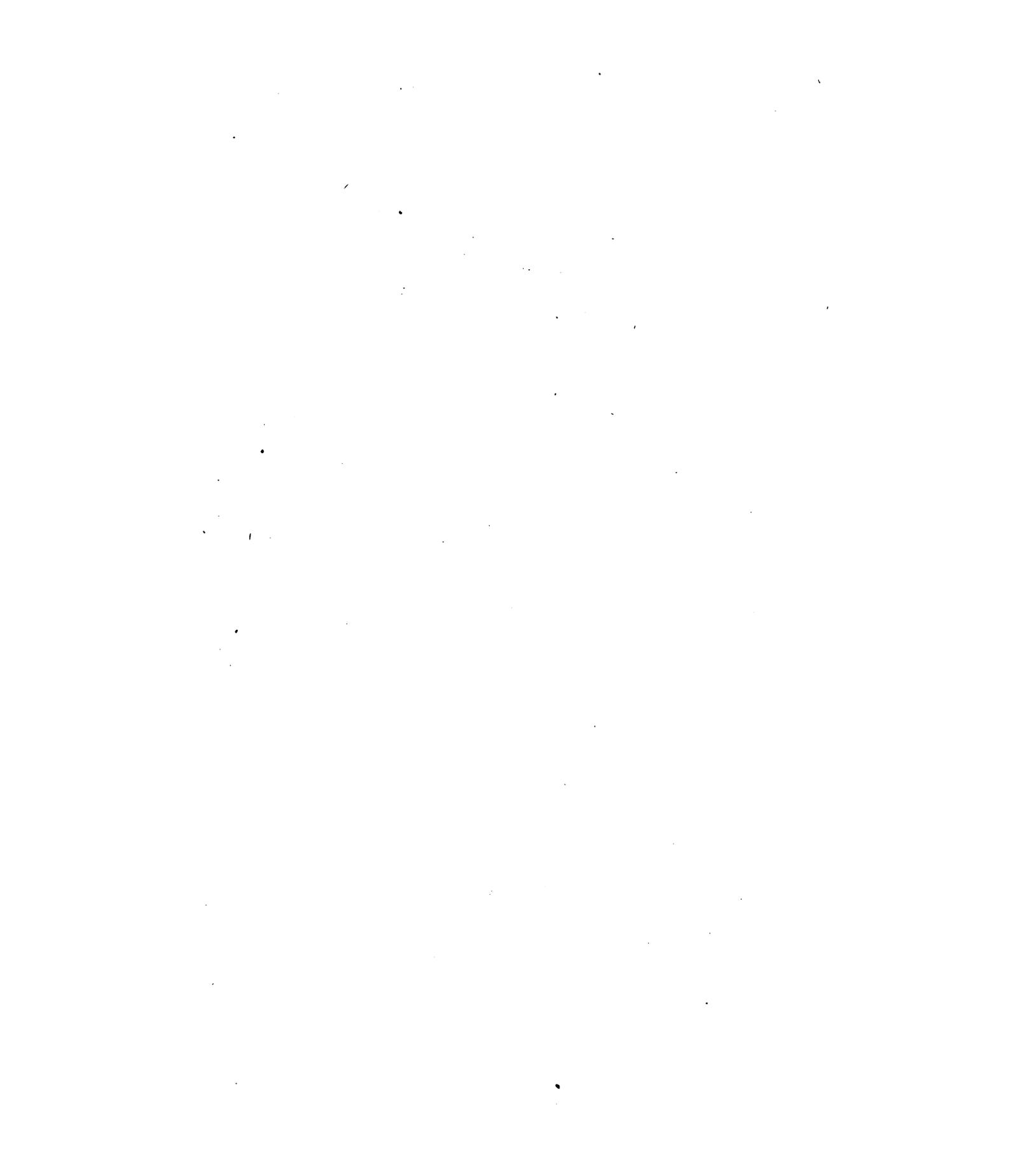














1

1

